Illinois U Library

NUMÉRO 78 — 10 MARS 1951

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

1680 **COMEDIE-FRANÇAISE** 1950

SALLE RICHELIEU

MARDI 31 OCTOBRE 1950

Les portes ouvriront à 20 h. 15 — SOIRÉE DE GALA — Rideau à 20 h. 45

RÉPÉTITION GÉNÉRALE

UN CONTE D'HIVER

Tragi-Comédie fantastique en DEUX parties et UN interlude

de

SHAKESPEARE

Version française de **M. Claude-André PUGET**

Musique de M. Darius MILHAUD

Décors de M. René MOULAERT — Costumes de Mlle Francine G. RISLER

MM. Denis d'INÈS, *le vieux Berger* - **Jean DEBUCOURT**, *Camillo*
Jacques CHARON, *le jeune Paysan* - **André FALCON**, *Florizel*
Jean DAVY, *Léontès* - **Paul-Émile DEIBER**, *le Temps*
Pierre GALLON, *Cléoménès* - **Georges VITRAY**, *Archidamus*
Louis EYMOND, *Polixénès* - **Paul ÉCOFFARD**, *un Seigneur*
MARCO-BÉHAR, *un Geôlier* - **Daniel LECOURTOIS**, *Autolycus*
Henri ROLLAN, *Antigonus* - **Teddy BILIS**, *le Valet*
Michel GALABRU, *un Marin* - **Mmes Annie DUCAUX**, *Hermione*
Lise DELAMARE, *Paulina* - **Denise NOËL**, *Mopsa*
Suzanne NIVETTE, *Émilia* - **Jeanne MOREAU**, *Perdita*
Françoise ENGEL, *Dorcas* - **M. Drancourt**, *Dion*

Élèves du Conservatoire — Le petit Maurice Coriou, *Mamillius*

Mise en scène de M. Julien BERTHEAU

LE SPECTACLE SERA TERMINÉ VERS 23 H. 50

Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13 RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Polixénès. Mamilius. Léontès. Hermione.

Camillo. Polixénès.

Emilia. Paulina.

1 Léontès, à Mamilius. — ... *Dites-moi, mon bel ami, lorsque vous serez grand, pourrez-vous supporter que quelqu'un vous trompe insolemment ?* (Première Partie.)

2 Camillo. — *Il croit, que dis-je, il jure, comme s'il vous avait vu, comme s'il avait servi lui-même d'entremetteur, que vous êtes l'amant de la reine.* (Première Partie.)

3 Paulina. — ... *Écoute, Émilia : va-t'en trouver la reine ; dis-lui mon dévouement ; et prie-la de me confier l'enfant. Je le porterai au roi...* (Première Partie.)

4 Paulina, à Antigonus. — *Le déshonneur sur toi si tu touches à la princesse après l'injure qu'on vient de lui adresser !* (Première Partie.)

5 Paulina. — *Ah ! vous avez raison. Pardonnez-moi. Je ne suis pas mauvaise. Ma douleur et mon exaltation m'ont entraînée trop loin.* (Première Partie.)

Paulina. Antigonus.

Léontès. Paulina.

UN CONTE D'HIVER

Tragi-comédie fantastique
en deux parties et un interlude
de WILLIAM SHAKESPEARE
Version française de CLAUDE-ANDRÉ PUGET

Cette œuvre a été créée à la Comédie-Française (salle Richelieu) le 31 octobre 1950, dans la mise en scène de JULIEN BERTHEAU, les décors de RENÉ MOULAERT, les costumes de FRANCINE GALLIARD-RISLER et avec la musique de DARIUS MILHAUD.

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs.
Copyright 1951 by Claude-André PUGET.

Pour toute représentation le théâtre doit demander à la Régie Générale de la Comédie-Française le texte définitivement établi pour la scène.

Supplément au N° 282 de « France-Illustration-Le Monde Illustré ».

PERSONNAGES :

Léontès, roi de Sicile	*Jean DAVY*
Mamilius, son fils	*Maurice CORIOU*
Camillo, Antigonus, Cléoménès, Dion — seigneurs siciliens	*Jean DEBUCOURT*, *Henri ROLLAN*, *GALLON*, *DRANCOURT*
Polixénès, roi de Bohême	*Louis EYMOND*
Florizel, son fils	*André FALCON*
Archidamus, seigneur bohémien	*VITRAY*
Le Vieux Berger, père supposé de Perdita	*Denis d'INÈS*
Le Rustre, son fils	*Jacques CHARON*
Autolycus, filou	*Daniel LECOURTOIS*
Un Marin	*GALABRU*
Un Geôlier	*MARCO-BEHAR*
Le Temps, jouant le rôle du chœur	*P.-E. DEIBER*
Hermione, femme de Léontès, reine de Sicile	*Annie DUCAUX*
Perdita, fille de Léontès et d'Hermione	*Jeanne MOREAU*
Paulina, femme d'Antigonus	*Lise DELAMARE*
Émilia, dame de la cour de Sicile	*Suzanne NIVETTE*
Mopsa, Dorcas — bergères	*Denise NOËL*, *Françoise ENGEL*

Figurants et figurantes.

L'action se passe tantôt en Sicile et tantôt en Bohême.

PREMIÈRE PARTIE

SCÈNE PREMIÈRE

En Sicile. Une antichambre dans le palais de Léontès. Entrent Camillo et Archidamus.

ARCHIDAMUS. — Si vous venez bientôt en Bohême, seigneur Camillo, nous rendre notre visite, je crains que mon pays ne souffre de la comparaison que vous ne manquerez pas d'établir avec votre Sicile.

CAMILLO. — Vous plaisantez, je pense ?

ARCHIDAMUS. — Non, certes. Je vous l'ai dit déjà : ce sont des terres fort différentes.

CAMILLO. — Eh bien ! Je crois que nous irons vous voir cet été, mon cher Archidamus. Le roi y songe, en tout cas.

ARCHIDAMUS. — Je rougis d'avance de ce que sera notre hospitalité, en dépit de nos soins et de notre affection, car...

CAMILLO. — Je vous en prie, voyons !

ARCHIDAMUS. — Non. Vrai. Je parle du fond du cœur. Il suffit de se souvenir, de goûter et d'entendre, de sentir et de regarder. Jamais nous ne pourrons vous retourner tant de munificence. Jamais nous ne pourrons retrouver pour vous le secret d'une si rare... ma foi ! je ne sais comment dire. En fait, vous verrez... Vous verrez, mon cher, que nous serons tenus de vous verser à boire quelque sombre mélange où vous perdrez tout votre sens critique.

CAMILLO. — Hé ! mon Dieu ! que voilà d'hyperboles, seigneur, pour un accueil bien simple !

ARCHIDAMUS. — Simple !

CAMILLO. — Disons : bien naturel, alors. Sérieusement, je ne comprends pas, si vous êtes sincère, ce qui vous y surprend. Nos deux rois sont amis d'enfance : on les a élevés ensemble. Et la tendresse qui les liait jadis a grandi avec eux. Lorsqu'ils devinrent des hommes, leurs devoirs respectifs mirent trop d'espace entre eux, c'est juste... Mais tout ou rien alors servit de prétexte à leur cœur. Rappelez-vous : de l'un à l'autre, ce ne furent sans cesse qu'ambassades fraternelles, échanges de cadeaux, commerce de messages et courants d'affection, si bien que, séparés, on les voyait encore réunis, que leurs mains, semblait-il, se serraient au-dessus de la mer, et qu'ils continuaient à s'embrasser des deux points opposés de la rose des vents. Un attachement de cette qualité fait beaucoup pour le bonheur de ceux qui le cultivent. Puissent-ils le conserver toujours !...

ARCHIDAMUS. — Je ne conçois pas ce qui parviendrait à le rompre. Non. Vraiment ! Ni hasard ni méchanceté. *(Léger temps.)* Dites-moi, vous devez trouver en votre jeune prince Mamilius un ineffable sujet de satisfaction. J'ai rarement rencontré un gentilhomme qui promît davantage.

CAMILLO. — Oui. C'est un vaillant garçon, un galant damoiseau, dont l'aspect frappe d'émulation les autres adolescents, réconforte les adultes, et même donne aux vieillards quelques forces nouvelles. Si, si, je vous assure : ceux qui portaient déjà des béquilles avant sa naissance n'ont gardé le goût de vivre que pour le voir un homme.

ARCHIDAMUS, *souriant.* — Pour cette seule raison, vous croyez ?

CAMILLO. — Sans doute.

ARCHIDAMUS. — Ce qui fait qu'à votre sens, si le roi n'avait pas d'enfant...

CAMILLO, *achevant.* — ... Ils seraient contents de mourir... Oui... Peut-être...

ARCHIDAMUS, *riant.* — Vous êtes bien naïf ! Si le roi n'avait pas de fils, Camillo, ils souhaiteraient de vivre encore et encore, fût-ce avec dix béquilles, jusqu'à ce qu'il en ait un !

Ils sortent.

SCÈNE II

En Sicile. Une chambre d'Etat dans le palais de Léontès. Entrent Léontès, Hermione, Mamilius, Polixénès, Camillo et des gens de la suite.

POLIXÉNÈS. — Voilà bientôt huit mois, mon frère, que je suis près de vous et que j'ai délaissé pour les plaisirs de l'amitié les soucis du pouvoir. J'aurais beau employer le même nombre de jours à vous remercier, je n'en demeurerais pas moins votre débiteur.

LÉONTÈS. — Laissons là les dettes de cette sorte, Polixénès. Il sera bien temps de les acquitter lorsque vous partirez.

POLIXÉNÈS. — Mais c'est que... justement...

LÉONTÈS. — Quoi donc ?

POLIXÉNÈS. — Je compte partir demain, seigneur.

LÉONTÈS. — Demain ? Pourquoi demain ? Qu'est-ce qui vous presse ainsi, tout à coup ?

POLIXÉNÈS. — En vérité, Léontès, il y a déjà des semaines que, de jour en jour, je remets ce départ ; et des semaines pourtant que je suis tourmenté de ce qui a pu se passer ou simplement se préparer pendant ma longue absence. Je ne souhaite qu'une chose : c'est que mes inquiétudes ne soient que des inquiétudes et non des intuitions reflétant quelque réalité. Et puis, je suis resté assez pour vous lasser de moi. Encore un peu de temps, et vous ne pourriez plus me souffrir, ma parole !

LÉONTÈS. — Nous sommes de force, mon frère, à en supporter davantage !

POLIXÉNÈS. — Non. Non. Finies les vacances. Il le faut. Je vous jure.

LÉONTÈS. — Nous en reparlerons dans huit jours, voulez-vous ? Plus qu'une petite semaine, et vous vous en irez.

POLIXÉNÈS. — C'est malheureusement impossible.

LÉONTÈS. — Que vous êtes entêté, mon frère ! Tenez. Partageons la différence. Donnez-nous quatre jours. Et qu'il n'en soit plus question.

POLIXÉNÈS. — N'insistez pas, Léontès. Je vous en supplie. Personne mieux que vous et plus vite que vous ne serait à même de me convaincre. Si votre agrément n'était pas seul en cause, si vous aviez de moi le plus léger besoin, quelle que fût l'urgence de mon départ, vous savez bien que je ne vous quitterais pas. Mais les affaires de mon pays me réclament, et il ne faudrait pas qu'une amitié comme la nôtre fît naître des désastres. Vous en seriez le premier désolé. En bref, ne risquons pas qu'un séjour enchanteur se termine par de l'angoisse ou par de l'embarras. Vous sentez bien que j'ai raison, n'est-ce pas ? Allons ! Soyons raisonnables et faisons-nous nos adieux, mon frère.

LÉONTÈS, *à Hermione.* — Vous ne dites rien, notre reine ? Qu'attendez-vous pour me secourir ? Parlez, je vous en prie.

HERMIONE. — Je voulais vous laissez l'honneur de le dissuader, seigneur. Mais aussi, permettez-moi de vous dire que vous le pressez un peu trop mollement. Et d'abord il faut lui rappeler que tout va bien chez lui : le courrier de Bohême nous en a apporté hier la certitude...

LÉONTÈS. — Parfaitement. C'est très juste.

HERMIONE. — Ah ! Si notre ami prétendait que son cher fils lui manque, qu'il languit après lui, ce serait une autre affaire ! Mais qu'il le dise alors ! Qu'il le jure ! Et, loin de le retenir, nous le chasserons nous-mêmes à grands coups de quenouilles !... *(A Polixénès :)* Mais c'est là un serment que vous n'avez pas fait, Majesté. Voilà pourquoi je vais oser vous garder encore une semaine. Lorsque vous recevrez mon seigneur en Bohême, je lui donne dès maintenant la permission d'y demeurer en échange un mois de plus qu'il ne l'aura prévu. Et pourtant, Léontès, sur l'horloge de la tendresse, mon amour pour toi n'a jamais une minute de retard. — Cette fois-ci, c'est dit : vous restez ?

POLIXÉNÈS. — Non, Madame.

HERMIONE. — Vous resterez !

POLIXÉNÈS. — Je ne puis. Vraiment.

HERMIONE. — Vraiment ?

POLIXÉNÈS. — Vraiment, madame.

HERMIONE. — Et c'est là toutes vos raisons ? « Je ne puis pas rester, *vraiment* » ! Ah ! que ce vraiment-là, monseigneur, manque de consistance ! Croyez-vous me convaincre avec votre *vraiment ?* Mais songez donc que, même si vous aviez le pouvoir d'arracher les astres à leur orbe avec tous vos serments, je vous dirais encore : seigneur, on ne part pas. Non, *vraiment. Vraiment,* vous ne partirez pas. Le *vraiment* d'une dame serait-il moins péremptoire que celui d'un seigneur ? *Vraiment* j'en doute fort. Au surplus, à quoi bon discuter ? Vous êtes toujours résolu à partir ? Oui ? — C'est bien, monsieur : vous ne serez plus mon hôte ; vous serez mon prisonnier. Je fais de vous mon prisonnier. Ah ! Qu'en pensez-vous ? Mon prisonnier ou mon hôte, il n'est *vraiment,* je vous l'assure, pas d'autre solution !

POLIXÉNÈS. — Votre hôte, alors, madame. Si j'acceptais l'idée d'être ici prisonnier, cela supposerait de ma part une offense que j'aurais plus de mal à vous faire que vous à réprimer.

HERMIONE. — Dieu merci ! Je reste donc, Majesté, votre affectueuse hôtesse. C'est moi qui vous en suis reconnaissante. Mais prenez garde ! je m'en vais vous questionner sur vos espièglerie d'enfants, du temps que vous jouiez avec mon doux seigneur. Vous deviez tous les deux, j'imagine, faire figure de fameux petits-maîtres !

POLIXÉNÈS. — Mon Dieu ! non, belle reine. Nous étions simplement deux tout petits garçons pareils à tous les autres, faisant du jour présent l'image du lendemain et de leur bonheur d'enfants l'image de la vie...

HERMIONE. — Est-ce que Léontès n'était pas plus turbulent que vous ?

POLIXÉNÈS. — Nullement, madame. Nous étions à peu près semblables à deux agneaux jumeaux qui dansent au soleil et bêlent l'un à l'autre. Nous échangions candeur contre innocence. Nous n'avions pas la moindre notion du mal. En bref, si nous avions continué de vivre cette vie, si nos esprits ne s'étaient point naturellement chargés d'un sang plus vigoureux, nous aurions eu le droit de répondre hardiment : « Non coupable » devant le tribunal de Dieu.

HERMIONE. — Mais depuis, que de chutes, je suppose ?

POLIXÉNÈS. — Hé ! C'est que depuis nous avons été soumis l'un et l'autre à quelques tentations. Quand le duvet commençait à nous pousser aux joues ma femme n'était encore qu'une petite fille et votre beauté naissante n'avait pu déjà séduire mon jeune compagnon.

HERMIONE. — Arrêtez-vous, de grâce ! Sinon vous allez en conclure que, votre femme et moi, nous sommes deux démons ! Ou plutôt... pour suivez, au contraire. Les péchés que vous avez commis avec nous, nous les connaissons bien. Ils ne sont pas très graves, et nous n'avons pas peur d'en répondre devant le Ciel lui-même. Il suffit que ce soit avec nous que vous ayez commencé avec nous que vous ayez continué de fauter — avec nous, et jamais avec d'autres.

LÉONTÈS. — L'avez-vous enfin convaincu, madame ?

HERMIONE. — Oui, monseigneur, il reste.

LÉONTÈS. — Comment ? Il me résiste, à moi ! Il me refuse avec une inqualifiable obstination ! Et vous... Diable ! Mes compliments ! Hermione, ma très chère, il faut croire que de votre vie vous n'avez su trouver de paroles meilleures.

HERMIONE. — De ma vie ?

LÉONTÈS. — Sauf une fois, pourtant.

HERMIONE. — Hé quoi ? J'ai donc parlé deux fois à propos dans ma vie ? Quand cela ? Dis-le-moi. Dis-le-moi très vite, je t'en prie. Voyez-vous il faut, nous autres femmes, nous engraisser d'éloges. Faites le silence sur une seule de nos bonnes actions, et le désir que nous avions d'en accomplir mille autres en meurt de découragement. Oui. Nous avons un besoin vital, messieurs, de vos louanges : pour un baiser de vous nous courons mille lieues, mais à coups d'éperons nous n'irions pas vingt toises. Ainsi, ma dernière œuvre utile fut d'obtenir qu'il reste ? Quelle fut la pre

cédente ? Ah ! je voudrais qu'elle s'appelât du nom de mon bonheur. Léontès, je vous en supplie, répondez-moi. Je n'ai parlé qu'une seule fois aussi bien qu'aujourd'hui ? Quand donc ?

LÉONTÈS. — Eh bien, puisque tu veux le savoir, c'est lorsque, après trois mois de tourments, d'espoirs vains, d'amertume, où je crus bien mourir, je pus enfin te faire ouvrir la main, l'enfermer au plus creux de la mienne, et t'entendre me dire : « Je suis vôtre, pour toujours ».

HERMIONE. — C'étaient bien les mots de mon bonheur... Vous aviez raison, seigneur. Ces deux fois-là valent mieux que les autres : la première m'a donné pour toujours un mari ; la seconde — hélas ! pour quelque temps seulement — m'a donné un ami.

Elle donne la main à Polixénès.

LÉONTÈS, *à part.* — Trop chaud ! Trop chaud ! Si c'est là l'amitié autant coucher ensemble. Il me prend tout à coup des battements de cœur. Oui. Voilà mon cœur qui se met à danser. Mais ce n'est pas de joie. Non, ce n'est pas de joie. Là. Là. Je sais bien que l'amitié a le droit de montrer son visage, et même de se permettre certaines privautés où l'on ne saurait voir que de la courtoisie, de la bienveillance et de la cordialité, bref rien de malséant. C'est son droit, j'en conviens. Mais.., se presser étroitement les mains, s'entrelacer les doigts, comme ils sont en train de le faire, sans aucune vergogne ; échanger des sourires comme si chacun d'eux n'était que le miroir de l'autre, oui, des sourires, des sourires d'abord, et maintenant des soupirs comme des biches qui vont mourir... Oh ! mais... Voilà une amitié que mon cœur n'aime pas ! Ni mon cœur, ni mon front... Mamilius, es-tu bien mon enfant ?

MAMILIUS. — Oh ! Oui, mon bon seigneur.

LÉONTÈS. — Mon poulet ! Montre-toi donc un peu. Mais tu t'es barbouillé le nez, on dirait ? Ce nez qui, paraît-il, est la copie du mien... Elle ne cesse pas de lui pianoter sur la main... Ah ! ça... *(A Mamilius :)* Vous qui aimez à gambader comme un jeune taureau, voulez-vous être mon petit taureau, à moi ?

MAMILIUS. — Oui, monseigneur.

LÉONTÈS. — Pour me ressembler tout à fait, il ne te manque plus qu'une aussi grosse caboche que la mienne, et... naturellement, le branchage qui se dépêche de lui pousser dessus. Les femmes prétendent que nous nous ressemblons déjà comme une couple d'œufs. Oui, les femmes... Ce sont les femmes qui le disent. Il faut bien que les femmes racontent quelque chose. Pourtant, seraient-elles aussi fausses qu'une étoile mille et mille fois reteinte, aussi fausses que le vent, aussi fausses que l'eau courante ou que les dés pipés, il n'en serait pas moins vrai que cet enfant me ressemble. Oui, messire page... Regardez-moi de ces jolis yeux-là qui ont la couleur du ciel. Mon doux coquin... mon amour... mon fils né de ma chair... Est-ce que ta mère pourrait... Serait-ce donc possible ?... Passion, passion, tu nous portes des coups qui frappent jusqu'à l'âme... Tu rends possibles les choses impossibles... Tu participes de l'essence des songes... Tu te fais le complice de ce qui n'existe point... Il est donc parfaitement vraisemblable que tu t'accouples à ce qui existe, aussi ?... Tu le fais, tu le fais, tu ne le fais que trop, et c'est ce qui me blesse, ah ! si profondément ; c'est ce qui m'empoisonne le cerveau tout entier, c'est ce qui me durcit si lourdement le devant de mon crâne...

POLIXÉNÈS. — Mais... regardez donc, madame : le roi a quelque chose ?...

HERMIONE. — Le roi ? Vous avez raison : il a l'air égaré...

POLIXÉNÈS. — Vous vous sentez souffrant, mon frère ?

HERMIONE. — Quel trouble vous agite, seigneur ? Quel souci vous inquiète ? Auriez-vous brusquement un motif de colère ou d'angoisse ?

LÉONTÈS. — Ma foi, non !

HERMIONE. — Cependant...

LÉONTÈS. — Je vous dis que je n'ai rien. Absolument rien. La nature parfois nous joue de vilains tours, sans plus : au risque de nous rendre risibles, elle nous laisse trahir par trop visiblement son fond de tendresse et sa fragilité. A regarder de près les traits de mon enfant, j'ai soudain rajeuni de vingt-trois ans... Je me suis vu moi-même sans culotte, dans mon vêtement de velours vert, portant une dague muselée de peur qu'elle ne me morde... Et j'étais tout ému de penser à quel point je ressemblais alors à cette fraîche amande, à ce bourgeon tout neuf, à cette graine d'homme... *(A Mamilius :)* Dites-moi, mon bel ami, lorsque vous serez grand, pourrez-vous supporter que quelqu'un vous trompe insolemment ?

MAMILIUS. — Non, monseigneur. Je me battrai plutôt.

LÉONTÈS. — Vous vous battrez ? Dieu te garde, petit !... *(A Polixénès :)* Mon frère, aimez-vous votre jeune prince autant que nous, le nôtre ?

POLIXÉNÈS. — C'est-à-dire, seigneur, qu'il est mon seul souci, qu'il est toute ma joie. Tour à tour mon ami le meilleur et mon pire ennemi ; mon parasite et mon soldat ; mon esclave et mon premier ministre. Il est toute ma vie. Il rend un jour en juin aussi bref qu'en décembre ; et je ne connais point de chagrin, de problème, ou d'ennui qui résiste longtemps à l'un de ses caprices.

LÉONTÈS, *montrant Mamilius.* — Je pourrais employer les mêmes mots pour définir l'office que tient auprès de moi ce gentil écuyer... Je vais aller faire un tour avec lui, seigneur ; et vous laisser un peu à notre reine... Hermione, l'amour que tu as pour moi, reporte-le sur notre frère, plus ouvertement si possible que tu ne le fais encore. Prodigue-lui ce qu'il y a de plus beau en Sicile, ce que j'ai de plus cher. Après toi et mon jeune pirate, il est au monde ce que j'aime le mieux.

HERMIONE. — Venez donc nous rejoindre au jardin, nous vous y attendrons.

LÉONTÈS. — Faites tout ce qu'il vous plaira. Je suis bien sûr de vous retrouver toujours si seulement vous restez sous la voûte du ciel. *(A part :)* J'ai jeté mon amorce, et vous ne la voyez pas. Mais la pêche commence. Elle va commencer... C'est cela : tends-lui donc le museau !... A quoi bon te gêner ? Un mari complaisant permet bien des audaces... *(Sortent Polixénès, Hermione et leur suite.)* Déjà partis ?... C'est fait : je suis cocu, cocu et recocu jusqu'au-dessus du genou, jusqu'au-dessus de la tête. *(A Mamilius :)* Va jouer, mon chéri... Va jouer... C'est ton rôle... Nous jouons tous un rôle ici... Ta mère joue le sien...

Moi, j'ai le plus ingrat... Celui que le public hue quand le rideau tombe, celui qu'on siffle et qu'on méprise !... Va jouer, mon petit... Va... Après tout, je suppose que je ne suis pas le premier à porter d'épaisses frondaisons ! En cet instant précis, oui, là, tandis que je me parle, il est plus d'un brave homme qui tient sa femme par le bras et qui ne se doute guère qu'en son absence elle a ouvert la vanne, et que monsieur Sourire, vous savez bien, Sourire, son aimable voisin, s'en est venu pêcher au fond de son bassin. Oui, oui. Le croirez-vous ? Son voisin, messeigneurs. Son plus proche voisin. Eh bien, mais il me semble que c'est une ample consolation, cela, que n'être pas le seul à verrouiller en vain, absolument en vain, la porte de ce qu'on aime ! Quoi ? Quoi ? Tu ne vas pas te désespérer pour si peu, j'imagine ? Si tous les cocus de la terre perdaient le désir de respirer, notre bonne planète deviendrait tout à coup étrangement déserte ! La vérité finale, c'est qu'il n'y a pas de remède : c'est une vieille p..., la planète, que vous ne guérirez pas de sa putasserie. P... royale, p... toute-puissante, partout, toujours, ici, là, et plus loin, où que vous vous tourniez, p.... Et la conclusion logique de cette vérité, messieurs : c'est qu'il n'existe pas un seul rempart au monde pour un ventre de femme ; on y laissera toujours entrer ou sortir l'ennemi avec armes et bagages. Et ils sont parmi nous des milliers, des milliers, des milliers qui ont la maladie et qui ne la sentent pas... Tiens ! Camillo...

CAMILLO. — Oui, monseigneur. C'est moi.

LÉONTÈS. — Grande nouvelle, mon cher : notre ami le très haut et tout-puissant roi de Bohême nous reste quelques jours.

CAMILLO. — Vous y aurez pris de la peine. On aurait dit d'une ancre qui refuse de mordre. Il suffisait que vous la jetiez pour qu'elle chasse.

LÉONTÈS. — Il suffisait que ce soit moi qui la jette... Oui. C'est exact. Tu l'as remarqué aussi.

CAMILLO. — Plus vous lui demandiez de rester, plus il voulait partir...

LÉONTÈS. — Oui...

CAMILLO. — Il invoquait l'urgence extrême de son retour...

LÉONTÈS. — Extrême, tu l'as dit. Et pourtant il demeure. *(A part :)* Qui ne s'en serait aperçu ? Les voilà tous lancés sur la piste... Et les brocards, bien sûr, de commencer ! Je les entends d'ici... Chuchotis et murmures... « Le roi est... Pas possible ?... Mais oui !... Je vous assure... » etc., etc. Et comme toujours, il y a beau temps que le mal est en route. Je suis le dernier à m'en apercevoir... Non... Peut-être pas, quand même... Peut-être pas le dernier... *(A Camillo :)* A ton avis, Camillo, qu'est-ce qui a bien pu le faire changer d'idée ?

CAMILLO. — Mais, Majesté, vous le savez comme moi... Il a cédé aux prières de notre bonne reine...

LÉONTÈS. — Bonne et vertueuse.

CAMILLO. — Et vertueuse, certes.

LÉONTÈS. — Non, monsieur. Pas vertueuse. C'est l'épithète qui devrait convenir. Mais en l'état des choses il en faudra changer. Voyons ! Voyons ! Sois franc. Je sais bien que tu vois toujours plus vite et plus loin que les autres. Mais il fallait ici de la subtilité pour saisir aussitôt le fin mot de l'affaire. Vous ne pouvez pas être encore très nombreux, n'est-ce pas ?

CAMILLO. — De quelle affaire parlez-vous, monseigneur ? Nous avons tous compris simplement que le roi de Bohême prolonge son séjour en Sicile.

LÉONTÈS. — Comment ?

CAMILLO. — Je dis que nous avons compris qu'il prolonge ici son séjour...

LÉONTÈS. — Bon. D'accord. Et pourquoi le prolonge-t-il, son séjour ?

CAMILLO. — Pour faire plaisir à Votre Altesse et à notre très gracieuse maîtresse.

LÉONTÈS. — Pour faire plaisir à votre maîtresse... Pour donner du plaisir à votre... Assez ! Je t'ai toujours confié tous mes secrets, Camillo. Mais je m'aperçois aujourd'hui que je me suis leurré sur ton compte. Tu n'es pas un serviteur intègre.

CAMILLO. — Moi, monseigneur ?

LÉONTÈS. — Tu es un pleutre et un traître.

CAMILLO. — Majesté !

LÉONTÈS. — Un lézard. Un aveugle.

CAMILLO. — Aucun homme ici-bas, sire, n'est exempt d'une erreur, d'une crainte, d'une sottise ou d'une négligence. Mais je supplie Votre Grâce de m'apprendre ma faute. Si je ne la confesse aussitôt, c'est qu'en effet je n'en suis pas l'auteur.

LÉONTÈS. — Allons ! Allons ! Camillo, n'as-tu pas vu... mais tu ne peux pas ne pas l'avoir vu, ou alors ta rétine est plus épaisse que la corne d'un cocu ; n'as-tu pas entendu dire... mais naturellement, tu l'as entendu dire, car enfin devant l'évidence personne ne se tait ; n'as-tu jamais pensé en tout cas — même s'il ne te reste que l'ombre d'une pensée — n'as-tu jamais pensé que ma femme me trompe ? Allons ! Avoue ! Avoue ! Il n'y a pas de milieu : ou bien tu prouveras que tu as l'entendement, l'ouïe et la vue bouchée ; ou bien tu affirmeras avec moi que j'ai pour femme une infecte jument de carrousel, qui se laisse monter par le premier venu ; qu'elle est semblable aux garces qui courent au déduit bien avant les fiançailles ; et alors, si tu peux, tu lui inventeras des excuses.

CAMILLO. — Je ne demeurerai pas plus longtemps, seigneur, à vous entendre ainsi diffamer ma souveraine sans pouvoir en réclamer vengeance. Et nul autre que vous... Mais le Ciel vous pardonne, car vous n'avez jamais proféré paroles plus indignes.

LÉONTÈS. — Ah ! vraiment ? Alors, ne point cesser de se parler tout bas, ce n'est rien ? La bouche sur l'oreille, la joue contre la joue, et les nez qui se frôlent, et le dedans des lèvres qui se baisent, ce n'est rien ? Ce n'est rien de s'arrêter de rire brusquement pour soupirer, rougir et pour resoupirer ? Ce n'est rien de s'arranger toujours à table pour que les pieds se joignent et s'entremêlent ? De s'aller fourrer dans les coins sous le premier prétexte ? De souhaiter que les horloges marchent un train d'enfer et que les heures se changent en minutes et midi en minuit ? De désirer que les regards d'autrui, mais d'autrui seulement, se recouvrent d'un voile afin de pouvoir jouir avec impunité, de voir sans être vus ? Tout cela n'est rien ? Parfait. Alors le monde et tout ce qu'il contient n'est absolument rien. La calotte du ciel n'est rien. Le roi de Bohême n'est rien. Ma femme moins que rien. Et tous ces riens ne renferment rien de plus que des riens si tous ces riens sont rien.

CAMILLO. — Calmez-vous, je vous en supplie, seigneur. Il faut que vous chassiez au plus vite toutes ces pensées malsaines. Ou alors, prenez garde : elles vous emporteront comme un mal incurable.

LÉONTÈS. — Je te répète que c'est la vérité.

CAMILLO. — Et moi je vous affirme que c'est faux.

LÉONTÈS. — Tu mens. Je te dis que tu mens, Camillo. Tu mens et je te hais. J'en reviens à ce que je disais tout à l'heure : ou tu es un intrigant qui tient à ménager son monde, ou tu es un imbécile. Si le foie de ma femme était aussi pourri que son cœur, elle ne vivrait pas le temps d'un sablier.

CAMILLO. — Et... avec qui, selon vous ?

LÉONTÈS. — Avec qui ? Il me demande avec qui ! Mais, mordieu ! monsieur, avec celui qui la porte à son cou pendue comme une médaille : avec Polixénès. Celui-là !... Si j'étais entouré de gens qui songent à mon honneur autant qu'à leurs profits (je dis autant : c'est montrer peu d'exigence, il me semble ?), il n'en faudrait pas plus cependant pour que cessât aussitôt le scandale. Oui. Et toi que j'ai justement chargé de lui servir à table d'échanson ; toi qui me dois tout, en somme, et que j'ai peu à peu fait monter jusqu'aux marches du trône ; toi qui peux voir, aussi clairement que le ciel voit la terre et la terre le ciel, à quel point l'on m'outrage, ne devrais-tu pas, toi, oui, toi particulièrement, tenir pour ton office le plus impérieux d'épicer un breuvage qui lui fermerait les paupières et qui me redonnerait, à moi, le goût de vivre encore ?

CAMILLO. — Certes, et si...

LÉONTÈS. — Eh bien ? Quoi ? N'as-tu pas dans tes armoires quelque boisson violente ? Quelque liquide bien mortel ? Quoi ? Quoi ? Qu'est-ce que tu attends ?

CAMILLO. — Si je croyais vraiment qu'il eût fait faillir ma chère souveraine, Sire, c'est de bon cœur que je lui verserais d'une drogue que je possède. Oui. J'en connais les effets. Ils sont sûrs, et pourtant assez lents pour que leur résultat paraisse naturel. Mais je ne parviendrai jamais... Non... Non... Elle ne s'est point éprise...

LÉONTÈS. — Ah ! Crève donc toi-même ! Qu'imagines-tu alors ? Que je suis pris de démence, que j'invente à plaisir ce qui me martyrise, que de propos délibéré je change en cauchemars le repos de mes nuits, et que j'éveille exprès soupçon de bâtardise sur un fils que j'adore et que je veux malgré tout croire encore de moi ? Dis ? Penses-tu que je me lancerais dans pareille aventure si je n'avais mûrement réfléchi ? Estimes-tu qu'un homme pourrait être à ce point égaré ?

CAMILLO. — Non, seigneur. En effet. Ou alors... Mais je vois bien qu'il faut que je vous croie.

LÉONTÈS. — Conclusion ?

CAMILLO. — Je supprimerai le roi Polixénès, seigneur.

LÉONTÈS. — Enfin !

CAMILLO. — Mais à une condition.

LÉONTÈS. — Laquelle ?

CAMILLO. — C'est que, lorsque je vous aurai débarrassé de lui comme je m'y engage, vous ne cesserez pas de réserver à la reine, au moins publiquement, les marques de votre affection et de votre confiance. Cela pour le respect qu'on doit à votre fils, seigneur, en Sicile comme ailleurs.

LÉONTÈS. — C'était mon intention. Je ne chargerai sa vie d'aucune ombre équivoque.

CAMILLO. — Allez donc, monseigneur. Rejoignez votre hôte et votre reine. Faites-leur un visage amical. Si le roi de Bohême reçoit de moi ce soir une boisson salutaire, ne me considérez plus comme votre serviteur.

LÉONTÈS. — C'est bien. J'ai foi en toi, Camillo. Si tu fais ton devoir, je te donne à jamais la moitié de mon cœur. Mais si tu n'agis pas, c'est le tien que tu arraches.

CAMILLO. — Reposez-vous sur moi, sire. *(Léontès sort. Seul :)* C'est épouvantable. Ce qui nous advient là est épouvantable. Plus encore pour elle que pour moi... La reine... ah !... pauvre, pauvre reine... Mais moi, il faut que je me décide tout de suite. Dans quelle situation je me trouve !... Je suis tenu d'empoisonner le bon Polixénès uniquement parce qu'on me le commande. Et qui me le commande ? Mon maître ? Soit. Mais quel maître ? Un homme dont les esprits sont en pleine révolte, un chef qui ne sait plus se conduire lui-même, un roi qui exige de ses sujets la même frénésie que la sienne. Non. Cela est impossible. Si j'obéis, j'augmente mon crédit et ma faveur redouble : d'accord, c'est l'évidence. Mais l'on aurait beau me citer mille exemples de gens qui ont assis leur fortune sur le meurtre d'un roi, je ne les imiterais pas pour autant, que je sache ? Et d'ailleurs, ces exemples on ne les trouverait pas. On les chercherait en vain dans l'histoire des peuples. Un assassin de profession lui-même se détournerait de ce crime. Non. Non. Je ne le ferai pas. Je ne veux pas le faire. Et si je reste ici, je suis perdu. *(Entre Polixénès.)* Ah !

POLIXÉNÈS. — Qu'est-ce que cela veut dire ? C'est extrêmement singulier. Son accueil se refroidit de minute en minute. Passer sans m'adresser la parole ?... Ah ! ça, que se passe-t-il ? Tiens ! Bonjour, Camillo.

CAMILLO. — Mes respects, Majesté.

POLIXÉNÈS. — Que dit-on à la cour ?

CAMILLO. — Mon Dieu ! Sire, rien de sensationnel.

POLIXÉNÈS. — Tu m'étonnes. Tu m'étonnes beaucoup. Depuis tout à l'heure on jurerait que le roi a perdu une province entière. Figure-toi qu'à l'instant, je le vois s'avancer, là, je vais à sa rencontre, je lui adresse quelques mots, et voilà-t-il pas qu'au lieu de me répondre, il détourne la tête, fait une grimace de mépris, et passe sans me rien dire. Ne me cache rien, Camillo : que lui est-il arrivé ?

CAMILLO. — J'ose à peine le savoir.

POLIXÉNÈS. — Comment ? Regarde-moi, Camillo. Tu changes de visage. Le mien aussi doit être bouleversé. Nos visages, je le sens, se reflètent l'un l'autre. Je t'en supplie. Parle.

CAMILLO. — Il est un homme ici, seigneur, atteint d'une maladie grave qui lui laboure entièrement le cerveau. Et cette maladie, c'est vous qui la lui avez donnée.

POLIXÉNÈS. — Moi ? Qu'est-ce que cela signifie ? Ai-je le mauvais œil ? Allons ! Allons ! J'ai regardé déjà des milliers de personnes qui ne s'en sont pas plus mal portées par la suite. Camillo, tu n'es pas seulement un vrai gentilhomme : ce qu'on

respecte en toi plus encore que ta naissance, c'est ta sagesse, c'est la finesse de ton entendement. Je te conjure en leur nom de me mettre au courant. Si tu sais un secret qui me touche de près, dis-le-moi.

CAMILLO. — Je ne puis.

POLIXÉNÈS. — Une maladie dont je serais responsable ? Ah ! Il me faut une explication, Camillo. Entends-tu ? Camillo, je te supplie, par toutes les lois de l'honneur, de me dire le malheur qui me menace, s'il est proche ou lointain, si je puis m'en défendre...

CAMILLO. — Écoutez-moi, seigneur. Oui. Je vais vous le dire. Mais sachez bien qu'ensuite tout dépendra de la rapidité que vous mettrez à suivre mes conseils. Sinon nous n'aurons plus, vous et moi, qu'à crier : « Bonsoir, tout est perdu ! »

POLIXÉNÈS. — Comment ?

CAMILLO. — Je suis chargé de vous assassiner.

POLIXÉNÈS. — Par qui ?

CAMILLO. — Par le roi.

POLIXÉNÈS. — Par le roi ?

CAMILLO. — Il croit, que dis-je, il jure, comme s'il vous avait vu, comme s'il avait servi lui-même d'entremetteur, que vous êtes l'amant de la reine.

POLIXÉNÈS. — Oh ! Camillo, je veux, si cela est, que mon sang se change en pourriture, qu'on accouple mon nom à celui de Judas ; que ma réputation me précède partout comme une puanteur, et qu'on fuie mon approche comme une peste noire.

CAMILLO. — Oui, oui, je sais, seigneur. Mais vous pourrez proférer les serments les plus sacrés du monde, prendre à témoin le ciel et toutes ses étoiles, vous arriverez plus facilement à empêcher la mer d'obéir à la lune que vous ne parviendrez à le convaincre de votre pureté. Il s'est mis cette folie en tête. Rien ne l'en fera démordre. Au contraire : tout ne fera désormais que fortifier en lui ce qui lui est déjà certitude. Il y croira tant que son corps restera debout.

POLIXÉNÈS. — Mais comment cette folie a-t-elle pu lui venir ? Sur quoi se base-t-elle ?

CAMILLO. — Je ne sais. Sur des riens. Mais il s'agit, pour l'heure, de nous sortir d'affaire et non d'en discuter, sire, les origines. Si donc vous vous en remettez à moi, partons cette nuit même. Oui, je pars avec vous. C'est le meilleur des gages que je puisse vous donner. Je préviendrai moi-même les gens de votre suite. Par groupes de deux ou trois je les ferai sortir de la ville. Quant à moi, la révélation que je viens de vous faire me ruine, et je vous demande de lier ma fortune à la vôtre. Mais n'hésitez pas une seconde. Sur la mémoire de mon père, je vous jure que je vous ai dit la vérité. Il faut me croire sur parole, aveuglément. A vous de décider. Et tout de suite. Car si vous exigez des preuves, il ne saurait être question que je m'attarde ici plus longtemps à vous les procurer. Ce serait un suicide. Et si vous demeurez vous-même, vous êtes un homme mort.

POLIXÉNÈS. — Je te crois, Camillo. J'ai bien vu le visage du roi. Il était le reflet de sa résolution. Donne-moi la main, mon ami, et sers-moi de pilote. Ta place est désormais près de moi. Nous avons cette chance que mes vaisseaux soient prêts et que mes gens s'attendent au départ depuis deux jours au moins. Ah ! Camillo !... La reine est une femme rare. Il est normal que la jalousie dont nous sommes victimes en prenne tant de fureur. Le roi est tout-puissant. Il se croit déshonoré par son meilleur ami. Sa violence n'en sera que plus forte, sa vengeance plus impitoyable. La crainte étend sur moi son ombre. Il faut s'enfuir d'ici, tu as raison. Que notre départ sauve la reine, qui ne mérite en rien qu'on la soupçonne. Viens, Camillo. Si tu me sauves la vie, j'aurai pour toi les sentiments d'un fils.

CAMILLO. — Que Votre Grâce ne s'inquiète de rien. J'ai les clés de toutes les poternes. Mais il faut nous hâter. Partons immédiatement d'ici, seigneur.

Ils sortent.

SCÈNE III

Une salle du palais. Entrent Léontès, Antigonus, des seigneurs et des gardes.

LÉONTÈS. — Qu'est-ce que vous me chantez ? Camillo avec lui ? Toute sa suite aussi ? Mais où, grands dieux ? Où cela ?

PREMIER SEIGNEUR. — Derrière le bois de pin, sire. J'ai rarement vu des hommes se hâter davantage. Je les ai suivis des yeux jusques à leurs vaisseaux.

LÉONTÈS. — Eh bien ! On ne m'accusera plus de délirer, je pense ? Mes soupçons n'étaient-ils pas fondés ?

ANTIGONUS. — Quels soupçons, monseigneur ?

LÉONTÈS. — Hélas ! Peut-être aurait-il mieux valu ne se méfier de rien ! Une araignée se noie dans votre verre, vous ne le savez pas, vous buvez sans la voir, vous continuez à vivre comme si de rien n'était. Mais qu'on vous apprenne de quel breuvage abject vous venez de vous désaltérer, et vous vous arrachez la gorge, vous vous crevez les flancs à force de nausées. Hermione, votre reine, messieurs...

ANTIGONUS. — Eh bien ? Sire.

LÉONTÈS. — Mais ce n'est rien encore. Camillo, mon ami le plus cher, était un agent double... Conjuration, messieurs ! On en veut à ma vie ! Qui leur a ouvert les portes de la ville ? Sur quel ordre ?

PREMIER SEIGNEUR. — Sur celui de Camillo, sans doute. C'est lui qui a le commandement des poternes, seigneur. Vous savez bien.

LÉONTÈS. — C'est vrai. Nous n'avons plus une minute à perdre. Suivez-moi, messeigneurs.

Ils sortent.

SCÈNE IV

En Sicile. L'appartement de la reine, dans le palais de Léontès. Entrent Hermione, Mamilius et les Dames de la suite.

HERMIONE. — Occupez-vous du prince, mesdames, voulez-vous ? Cet enfant me harcèle... Je suis lasse.

PREMIÈRE DAME. — Allons ! Laissez la reine se reposer, cher seigneur. Venez avec nous. A quoi jouerons-nous tous les deux ?

MAMILIUS. — A rien. Je n'ai pas envie de jouer avec vous.

PREMIÈRE DAME. — Et pourquoi donc, s'il vous plaît ?

MAMILIUS. — Parce que vous m'embrassez trop

fort. Et puis, parce que vous me traitez toujours en bébé. *(A une autre Dame :)* Vous, ce n'est pas la même chose : je vous aime mieux qu'elle.

DEUXIÈME DAME. — Ah ! Vraiment, monseigneur ?

MAMILIUS. — Oui. Oh ! Ce n'est pas parce que vous avez des sourcils plus noirs. Non. Et pourtant j'ai toujours ouï dire que ce sont les sourcils bien noirs qui vont le mieux aux femmes. A condition qu'ils ne soient pas trop gros. Pour qu'un sourcil soit tout à fait gracieux il faut qu'il paraisse un croissant de lune qu'on aurait peint au pinceau sur le dessus des yeux.

DEUXIÈME DAME. — Vous voilà bien savant pour votre âge, il me semble ! Qui vous a enseigné toutes ces jolies choses ?

MAMILIUS. — Le visage des femmes. *(A la Première Dame :)* De quelle couleur sont vos sourcils, à vous ?

PREMIÈRE DAME. — Ils sont bleus !

MAMILIUS. — Vous voyez bien que vous me prenez toujours pour un bébé ! Les sourcils ne sont jamais bleus. En revanche, je connais une certaine dame dont le nez est complètement bleu !

PREMIÈRE DAME. — Bon ! Eh bien, maintenant, écoutez-nous à votre tour, mon cher impertinent. Regardez un peu votre maman, là... Elle s'arrondit à vue d'œil, n'est-ce pas ? Vous êtes assez observateur pour l'avoir remarqué... Or savez-vous ce que cela nous promet pour dans très peu de temps ? Un autre petit prince, monseigneur, aussi joli que vous, et tout neuf. A ce moment-là, c'est vous qui viendrez nous chercher pour jouer ; vous ne serez plus aussi fier. Et qui sait si nous voudrons de vous alors ?

HERMIONE. — Voyons ! Voyons !... Quelles sont les graves questions que vous êtes en train d'agiter tous les trois ? *(A Mamilius :)* Or ça, monsieur mon prince, je suis à vous maintenant. Venez vous asseoir là et me raconter une histoire.

MAMILIUS. — Une histoire triste ou une histoire gaie ?

HERMIONE. — Gaie, je vous prie. Aussi gaie que possible.

MAMILIUS. — Ce n'est pourtant pas la saison. En hiver, il faut des histoires tristes. J'en connais une qui est très belle, avec de grands fantômes. Et des elfes aussi.

HERMIONE. — Alors, je vous écoute, cher monsieur. Prenez place près de moi. Et faites-moi peur avec vos revenants. C'est une chose à quoi vous excellez.

MAMILIUS. — Il y avait une fois un homme...

HERMIONE. — Non. Non. Venez d'abord vous asseoir. C'est cela. Commencez à présent.

MAMILIUS. — Il y avait une fois un homme qui habitait tout contre un cimetière... Attendez... Il faudrait que je parle moins fort pour que les grillons ne puissent pas m'entendre là-bas...

HERMIONE. — Vous avez raison. Approchez-vous tout près. Et contez-moi cela à l'oreille.

Entrent Léontès, Antigonus, des Seigneurs et des Gardes.

LÉONTÈS, *à Hermione.* — Donnez-moi cet enfant. Dieu soit loué ! vous ne l'avez pas nourri, et c'est à moi qu'il ressemble. A moi et pas à vous.

HERMIONE. — Qu'est-ce que cela signifie, seigneur ? Est-ce une plaisanterie ?

LÉONTÈS. — Emmenez cet enfant. J'interdis qu'il l'approche. Vous entendez ? Je vous ordonne de l'emmener loin d'elle. Elle pourra s'amuser avec celui qu'elle porte. Je n'en suis pas le père. Il est de Polixénès.

HERMIONE. — C'est une chose révoltante dont vous m'accusez là, seigneur. Il me suffit de la nier, je pense, pour qu'on m'en croie ? Avez-vous perdu l'esprit ?

LÉONTÈS. — Oui-da ! Regardez, messeigneurs. Regardez cette femme. Observez-la très attentivement. Dès l'abord, qu'êtes-vous tentés de dire ? « Comme cette femme est belle ! » n'est-ce pas ? Eh bien ! dites-le. C'est exact. Elle est belle. Rendez-lui cette justice-là. Mais vous n'aurez sitôt achevé de la louer ainsi que vous ne pourrez déjà plus réprimer les haussements d'épaules, les hum ! les ha ! flétrissures trop légères dont se sert l'indulgence, messieurs — qu'on ne s'y méprenne point : l'indulgence, et non la calomnie : la calomnie n'attaque que la vertu ! — car si ma femme est belle, elle n'est pas vertueuse. Elle est belle, mais elle est adultère.

HERMIONE. — Si le criminel le plus impénitent avait inventé de dire pareille scélératesse, il en serait chargé de deux fois plus de crimes. Mais il s'agit de vous, sire. Et je ne vous reprocherai rien sinon que de commettre une bien lourde erreur.

LÉONTÈS. — C'est vous qui avez commis une erreur, madame, une erreur volontaire, en mettant Polixénès à ma place. Espèce de... Ah ! Je ne te donnerai pas le nom que tu mérites, par respect pour ton rang. De peur aussi qu'on ne s'autorise désormais de mon exemple pour confondre les princes avec la racaille. Mais j'ai dit que tu étais adultère, et j'ai dit avec qui. Cela devrait suffire. Non pourtant. Car je t'accuse aussi d'une autre trahison, la plus haute qui soit. Tu fais partie du complot que Camillo, ton complice, a dirigé contre mon trône et contre ma personne. Camillo, oui ! Camillo qui sait de quelle façon, avec qui tu as souillé notre couche, te ravalant à celles dont le vulgaire ose dire le nom... Or, secret pour secret, tu connaissais le leur. Et tu as favorisé leur fuite.

HERMIONE. — Je jure sur ma vie, monseigneur, que vous vous fourvoyez. Je ne suis coupable de rien. Je ne suis au courant de rien. Ce n'est pas à ma peine que je pense, mais à celle que vous ressentirez lorsqu'on vous prouvera où était la vérité. Comment me rendrez-vous justice alors ? Comment réparerez-vous l'offense publique que vous me faites ?

LÉONTÈS. — Démontrez-moi que la terre n'est pas assez solide pour supporter une toupie d'enfant, je concède aussitôt que mes accusations ne tiennent pas debout. Allons ! Cela suffit. Qu'on l'emmène en prison. Silence ! Si l'un de vous me parle en sa faveur, c'est qu'il est son complice.

HERMIONE. — Il faut qu'un mauvais astre soit sur nous aujourd'hui. Sinon rien de ceci n'eût été possible. Je ne pleure pas facilement, messieurs, contrairement à la plupart des femmes. Si je me laissais aller comme elles, vous auriez sans doute grande pitié de moi. Mais j'ai au fond du cœur comme un mal qui me brûle et que toutes les larmes ne parviendraient pas à éteindre. C'est pourquoi j'en appelle à votre charité. Qu'elle vous inspire à mon sujet les pensées les plus douces,

qu'elle sache mesurer à l'injuste malheur qui me frappe le jugement que vous rendrez sur moi. C'est ma seule prière. Et que la volonté de mon roi s'accomplisse.

LÉONTÈS, *aux Gardes.* — Allez-vous m'obéir, à la fin ?

HERMIONE. — Quelles sont celles d'entre vous qui m'accompagneront, mesdames ? Je supplie Votre Majesté de laisser près de moi quelques femmes. Je ne puis rester seule dans l'état où je suis. *(A ses Femmes :)* Pourquoi pleurez-vous ? Quand vous aurez la preuve que je suis bien la coupable qu'on dit, que j'avais mérité la prison où je vais, alors vous pleurerez. Mais ma réputation ne craint rien du procès qui m'attend. *(A Léontès :)* Adieu, monseigneur. Certes, je n'ai jamais souhaité vous voir dans le chagrin. Maintenant, hélas ! je suis certaine que je vous y verrai. Allons ! Venez, mesdames. On vous y autorise.

La Reine sort, suivie par ses Femmes et les Gardes.

PREMIER SEIGNEUR. — Je conjure Votre Altesse de rappeler la reine.

ANTIGONUS. — Oui, Sire. Vous ne possédez pas les éléments qu'il faut pour prendre une décision pareille. Violence n'est pas justice.

PREMIER SEIGNEUR. — Pour moi, je vous propose de vous gager ma vie, s'il vous plaît l'accepter, que la reine est sans tache.

ANTIGONUS. — Ma foi, Sire, c'est simple: si la reine vous trompe, c'est qu'il n'y a pas au monde un atome de femme qui puisse être fidèle.

LÉONTÈS. — Taisez-vous tous les deux !

ANTIGONUS. — Notre reine adultère ? Ecoutez-moi, seigneur. J'ai trois filles. La première a onze ans, la seconde en a neuf, et la troisième cinq. Or ça, si cette chose est vraie, elles la paieront aussi. Sur mon honneur, je les mutile toutes les trois. Je ne leur permettrait pas d'atteindre à quatorze ans pour qu'elles me fabriquent des descendants bâtards. J'aimerais mieux en venir à me châtrer moi-même.

LÉONTÈS. — Arrêtez ! Plus un mot ! Vous n'avez pas ensemble plus de flair qu'un cadavre.

ANTIGONUS. — Dans ce cas, la vertu est morte sur la terre. Et la planète entière n'est qu'un tas de fumier.

LÉONTÈS. — Vous refusez de me croire ?

PREMIER SEIGNEUR. — Monseigneur, dans toute cette affaire, je souhaite que ce soit vous qu'on refuse de croire.

LÉONTÈS. — Parfait ! Voilà qui est net ! Qu'auriez-vous donc attendu, vous autres ? De les prendre en flagrant délit ? Moi pas. Moi, je suis mon instinct et j'ouvre le procès. *(Un temps.)* Au demeurant, bien que ma religion, à moi, fût déjà faite, j'ai voulu l'éclairer de la confirmation la plus sainte qui soit. Sachez donc que je viens de dépêcher vers Delphes, au temple d'Apollon, Cléoménès et Dion, dont tout le monde ici respecte la sagesse. Ainsi, c'est l'oracle divin qui décidera de tout. Selon qu'il me l'ordonnera, j'arrêterai le procès ou je lui donnerai suite. Ai-je bien fait, cette fois ?

PREMIER SEIGNEUR. — Très bien fait, Votre Altesse.

LÉONTÈS. — Encore un coup, je crois ce que je crois et sais ce que je sais. Si j'ai recours à l'oracle de Delphes, c'est pour apaiser les scrupules et les craintes d'esprits comme les vôtres. Mais vous jugerez bon, en attendant sa réponse, que je garde la reine en prison. Qu'avant de fuir, en effet, les autres l'aient chargée d'achever leur besogne, et c'en serait fait de nous. Maintenant suivez-moi. Je veux rendre ce scandale public, car il est de nature à secouer tout le monde.

ANTIGONUS, *à part.* — De fou-rire, je pense, quand on saura la vérité !

Ils sortent.

SCÈNE V

En Sicile. Le parloir d'une prison. Entrent Paulina et sa suite.

PAULINA. — Appelez le geôlier. Dites-lui qui je suis. *(Sort un Gentilhomme.)* Ma chère souveraine, ici ! Il n'y a pas en Europe une cour qui soit digne de toi, et tu es en prison ! *(Entrent le Gentilhomme et le Geôlier.)* Bonjour, mon ami. Me reconnaissez-vous ?

LE GEOLIER. — Oui, certes. Vous êtes une très noble dame, que j'honore beaucoup.

PAULINA. — Alors, conduisez-moi vers la reine, s'il vous plaît.

LE GEOLIER. — Hélas ! Cela m'est impossible, madame. J'ai des ordres formels.

PAULINA. — En voilà des histoires !

LE GEOLIER. — Hé oui !

PAULINA. — On emprisonne la vertu faite femme et on l'empêche de recevoir des gens sans reproche ? Compliments ! Est-ce que l'on peut au moins voir une de ses suivantes ? Emilia, par exemple ?

LE GEOLIER. — Oui, madame. A condition cependant que vous restiez seule avec elle.

PAULINA. — Merci. *(A ses gens :)* Veuillez vous retirer, je vous prie.

Sortent les gens de la suite.

LE GEOLIER. — A condition aussi... heu !... Excusez-moi, madame...

PAULINA. — Oui ? Quoi encore ?

LE GEOLIER. — Que j'assiste à la conversation.

PAULINA. — Bien. Bien. Entendu. *(Sort le Geôlier.)* C'est ouvrage d'illusionniste qui se prépare ici, ma parole ! Si je comprends les choses, il s'agit de faire naître des taches sur ce qui n'en a pas. Autant pêcher des oiseaux vivants dans le fond de la mer ! *(Rentrent Emilia et le Geôlier.)* Alors ? Comment va notre reine, chère madame ?

EMILIA. — Aussi bien qu'en comportent tant de grandeur et de détresse ensemble. Sous le coup des misères qui l'accablent, elle vient d'accoucher un peu avant le terme.

PAULINA. — D'un garçon ?

EMILIA. — D'une fille.

PAULINA. — Bien portante ?

EMILIA — Superbe. Vigoureuse. Gourmande de la vie. La reine y a puisé son réconfort. Lorsque l'enfant est né, elle lui a dit : « Ma pauvre prisonnière, je suis aussi innocente que toi. »

PAULINA. — Parbleu ! C'est l'évidence. Le roi est complètement fou. Fou perdu. Fou fieffé. Il faut qu'on le lui dise. Et on le lui dira. C'est l'affaire d'une femme. Je m'en charge. Oui, oui : je m'en charge. Si je lui parle avec des flatteries, je veux

que ma langue se recouvre d'ampoules, que ma voix ne claironne plus à l'aise quand je me mettrai en colère. Ecoute, Emilia : va-t'en trouver la reine ; dis-lui mon dévouement ; et prie-la de me confier l'enfant. Je le porterai au roi. Il sera pour la cause de notre dame le meilleur argument que nous trouvions jamais. Et le silence de ce petit être pur sera plus éloquent que n'importe quel discours.

EMILIA. — Vous allez combler de joie la reine, madame. Justement aujourd'hui, elle cherchait en vain qui charger de cette mission. Je cours la prévenir. Votre Grâce veut-elle passer dans la pièce voisine ?

LE GEOLIER. — Madame, je ne sais si je dois autoriser cela. Je n'ai pas reçu d'ordre en ce qui regarde l'enfant. Je m'expose peut-être...

PAULINA. — Allons ! Allons ! Vous n'avez rien à craindre, et d'ailleurs rien à voir là-dedans ! Cet enfant était emprisonné dans le sein de sa mère et non dans votre geôle. Seule la loi de nature pouvait l'en libérer. C'est fait. La colère du roi ne le concerne point ; et si sa mère a commis une faute (ce qui reste à prouver), il n'en est aucunement responsable.

LE GEOLIER. — C'est exact.

PAULINA. — Au surplus, je prendrai tout sur moi.

Ils sortent.

SCÈNE VI

Une salle dans le palais de Léontès.

LÉONTÈS. — Il faudrait que ceux qui causent mon tourment cessassent de vivre... oui... voilà... Et alors... Mais il est hors d'atteinte, ce roi de b... ; inaccessible à mon ressentiment ; loin de toute portée ; à l'abri de toute machination... Il n'en va point de même avec elle... Supposons que je la livre aux flammes et qu'elle meure, je recouvre la moitié de mon repos... Qui vient là ?

PREMIER SERVITEUR. — Monseigneur...

LÉONTÈS. — Comment va mon petit ?

PREMIER SERVITEUR. — Le prince a bien dormi cette nuit, Sire. On espère que le mal va céder...

LÉONTÈS. — La noblesse de cet enfant ! Lorsqu'il a compris à quel point sa mère s'était déshonorée, il est tombé malade. Et depuis il décline, il faiblit chaque jour. Comme il a pris la chose à cœur ! Ah, trop ! Trop pour son âge ! Il s'en est enfoncé la honte dans l'âme, dans la chair ; il en a perdu le sommeil, l'appétit ; son entrain l'a quitté ; il se meurt de langueur... Ah ! Tenez, laissez-moi seul. Retournez voir comment il est. *(Sort le Serviteur.)* Non ! Non ! Je ne veux plus penser à Polixénès. Mon désir de vengeance, quand c'est vers lui qu'il va, me revient les mains vides. Pardieu !, c'est un roi trop puissant aussi ! Et ses alliés le sont autant que lui ! Laissons cela de côté pour le moment. C'est sur elle que je prendrai une revanche immédiate. Camillo et Polixénès se moquent de moi et rient de mon chagrin. Ils ne riraient pas si je pouvais les atteindre. Or la reine est à ma merci : c'est elle qui cessera de rire.

Entre Paulina, portant un nourrisson.

PREMIER SEIGNEUR. — On n'entre pas, madame.

PAULINA. — Ah ! vraiment ? Il ferait beau voir ça, par exemple ! Trop de zèle, mon ami, trop de zèle ! Secondez-moi donc au lieu de soutenir sa colère. C'est de la vie de la reine que vous devez vous soucier.

ANTIGONUS. — Allons ! C'en est assez, ma femme !

DEUXIÈME COURTISAN. — Le roi a ordonné qu'on le laisse seul...

PREMIER COURTISAN. — Il n'a pas dormi de la nuit...

PAULINA. — Justement ! Je lui apporte le sommeil. Ce sont les gens comme vous qui l'empêchent de dormir. Vous glissez à son entour comme des ombres, vous soupirez à chacun de ses gémissements... Joli travail ! Moi, je viens le purger de ses humeurs malignes avec l'herbe de la vérité. Voilà !

LÉONTÈS. — Qu'est-ce que c'est que ce bruit ?

PAULINA. — Celui d'un entretien que les événements ont rendu nécessaire, monseigneur. Nous discutons d'un baptême qui vous touche de près.

LÉONTÈS. — Comment ? Arrière, effrontée ! Antigonus, je t'avais ordonné de ne pas la laisser entrer. Je me doutais bien qu'elle viendrait.

ANTIGONUS. — Aussi bien le lui avais-je interdit, Sire.

LÉONTÈS. — Et c'est de cette façon-là que tu te fais obéir ?

PAULINA. — Oui, car si je lui reconnais le droit de m'interdire tout ce qui est malhonnête, je ne l'écouterai pas en cette affaire. Ou alors qu'il se serve des mêmes procédés que vous et qu'il me mette en prison pour avoir fait le bien !

ANTIGONUS. — Vous l'entendez, Sire ? Quand une femme comme elle prend le mors aux dents, il n'y a plus qu'à lâcher les rênes.

PAULINA. — Mon bon seigneur, écoutez-moi. Je vous en supplie. Je ne viens ici que pour faire office de servante loyale, de modeste médecin-conseil. Même si je dois vous paraître moins dévouée que ceux qui vous entourent, je suis là, devant vous, pour soulager vos maux... Je vous suis envoyée par notre vertueuse reine...

LÉONTÈS, *ricanant.* — Vertueuse reine !

PAULINA. — Vertueuse reine, monseigneur. Oui. Vertueuse reine. Je dis : vertueuse reine. Et si j'étais un homme, voire le plus faible de tous, je prouverais sa vertu, les armes à la main.

LÉONTÈS. — Faites-la sortir de force !

PAULINA. — Ah ! Prenez garde ! Que celui qui tient à ses yeux ne me touche pas le premier ! Je sortirai toute seule, à mon gré, après avoir accompli ma mission. La vertueuse reine, car elle est vertueuse, vous a donné une fille. La voici. Elle la recommande à votre bénédiction.

Elle dépose l'enfant aux pieds du roi.

LÉONTÈS. — Dehors ! Dehors, la sorcière ! Qu'on la chasse ! Hors d'ici, m... !

PAULINA. — Je connais aussi peu cet état que vous le sens du mot quand vous me l'appliquez. Mais j'ai plus d'honneur que vous de folie : ce qui m'assure une belle marge de vertu, croyez-moi, au train dont va le monde !

LÉONTÈS. — Eh bien ? Je vous ai donné l'ordre de la jeter dehors, il me semble ? Qu'est-ce que vous attendez ? Rendez-lui la bâtarde. *(A Antigonus :)* Tu m'as entendu, imbécile ? Vieux coq à la retraite qui encaisse sans les rendre les coups de

bec des femelles ? Ramasse la bâtarde et rends-la à ta maritorne.

PAULINA, *à Antigonus.* — Le déshonneur sur toi si tu touches à la princesse après l'injure qu'on vient de lui adresser !

LÉONTÈS. — Comment ? Il a peur de sa femme ?

PAULINA. — Si vous étiez comme lui, au moins reconnaîtriez-vous les enfants qui sont vôtres !

LÉONTÈS. — Ah ! ça, c'est donc un nid de traitres, ici ?

ANTIGONUS. — Par la lumière du ciel ! je ne suis pas un traître, sire !

PAULINA. — Ni moi, ni personne ici, sauf un seul qui est traître à soi-même. Car il livre à la calomnie, volontairement, son honneur, celui de la reine, celui de son fils, celui de son nouvel enfant ; car il refuse, contre toute évidence, de se laisser convaincre ; car sa pensée est aussi pourrie à la racine qu'y sont solides un chêne ou un rocher !

LÉONTÈS. — Ecoutez-la, la harpie ! La perruche enragée qui tout à l'heure battait son mari et qui maintenant se jette sur moi ! Ce marmot n'est pas de moi. Il est de Polixénès. Qu'on l'emporte et qu'on le brûle en même temps que la mère !

PAULINA. — Il n'est que trop de vous ! Comme dit le vieux proverbe, il vous ressemble tant que c'en est bien dommage ! Regardez plutôt, messeigneurs. L'image en est fort réduite, évidemment. Mais ce sont les traits et l'expression du père. Les yeux, le nez, la bouche, le dessin du sourcil, le front, oui, jusqu'au pli du menton, jusqu'aux fossettes des joues ; et le sourire ; la forme, le moulage de la main, des ongles et des doigts. O toi, bonne déesse Nature, qui as fait cette petite fille si semblable à celui qui lui donna la vie, si tu dois régler aussi l'ordonnance de son âme, garde-toi de mêler du jaune aux couleurs qui la composent, de peur qu'elle ne soupçonne comme lui ses enfants de n'être pas de l'homme qui couchera avec elle !

LÉONTÈS. — Ah ! C'est trop d'insolence, à la fin ! *(A Antigonus :)* Je devrais te faire pendre pour ne la savoir pas arrêter !

ANTIGONUS. — Si vous faites pendre tous les maris qui ne peuvent pas rabattre le caquet de leur femme, vous n'aurez plus un seul sujet vivant !

LÉONTÈS. — Pour la dernière fois, qu'on la chasse !

PAULINA. — Le maître le plus indigne n'agirait pas plus mal.

LÉONTÈS. — Ah ! Je te ferai brûler !

PAULINA. — Je m'en moque. C'est le bourreau qui sera le coupable et non la suppliciée. Je ne veux pas vous donner le nom de tyran. Et pourtant le traitement que vous faites subir à notre reine, sans autre justification que les foucades qui passent à travers votre cervelle malade, est-ce pas tyrannie, dites-moi ? Si vous ne vous ressaisissez pas au plus vite, vous allez être l'opprobre et le scandale du monde.

LÉONTÈS. — Au nom de votre allégeance, jetez-la hors de cette chambre ! Elle n'oserait pas m'appeler tyran si elle m'en croyait un ! Car si j'étais un tyran, elle ne serait plus en vie. Qu'on l'expulse !

PAULINA. — Oh ! je vous en prie. Ne me bousculez pas. C'est entendu. Je sors. *(A Léontès :)* Mais prenez soin de votre enfant, monseigneur. Je dis bien : votre enfant. Et que Jupiter lui accorde pour se conduire un plus sage esprit que le vôtre ! Avez-vous bientôt fini de me pousser, vous autres ? Aucun de vous ne lui fera jamais le moindre bien ; car vous réservez tous un accueil beaucoup trop complaisant à ses extravagances. C'est bon. C'est bon. Laissez-moi. Adieu. Je pars. Je suis partie.

Elle sort.

LÉONTÈS, *à Antigonus.* — C'est toi, traître, qui l'as lâchée sur moi ?... Ça, ma fille ? Débarrassez-m'en le plancher ! *(A Antigonus :)* Tiens ! toi, justement, qui as pour ce *chérubin* des sentiments si tendres, emporte-le et jette-le à la flamme. Tout de suite. Et regarde-le grésiller. Oui. Oui. Toi. Personne d'autre que toi. Allez ! Au feu ! Balaie ! Et reviens dans une heure me dire que la chose est faite. Avec preuve à l'appui. Ou sinon, je confisque tes biens et te condamne à mort. As-tu compris ? Si tu refuses, si tu préfères affronter ma colère, dis-le. Et je lui écrase la cervelle de mes propres mains. C'est toi qui as encouragé ta femme à me jeter cette bâtarde au cou ; c'est toi qui la jetteras au feu.

ANTIGONUS. — Non, Majesté. Non. Je ne suis pour rien dans la démarche que ma femme a tentée auprès de vous. Ces seigneurs peuvent vous le confirmer.

PREMIER SEIGNEUR. — C'est exact, monseigneur. Il en ignorait tout.

LÉONTÈS. — Vous êtes des menteurs.

PREMIER SEIGNEUR. — Faites-nous la grâce, Majesté, de nous croire sur parole. Nous vous avons toujours loyalement servi. Si notre fidélité mérite quelque récompense, nous n'en implorons pas d'autre que de vous voir renoncer à ce hideux projet. Nous voici tous à genoux devant vous.

LÉONTÈS. — Suis-je donc une plume à tous les vents qui soufflent ? Et devrai-je à jamais entendre cette bâtarde m'appeler son père ? Mieux vaut la brûler à présent que la maudire plus tard. Mais soit ! Qu'elle vive ! Il existe une solution équivalente à l'autre. *(A Antigonus :)* Ça ! Approchez-vous, monsieur. Vous qui venez de montrer, en compagnie de votre Margoton, un tel zèle à légitimer cette chienne de bâtarde (car c'est une bâtarde, aussi sûr que ta barbe est grise), quels risques accepteriez-vous de courir maintenant pour lui sauver la vie ?

ANTIGONUS. — Tous ceux que mes forces me permettront d'affronter, Sire. Et je mets le peu de sang qui me reste au service de cette innocente.

LÉONTÈS. — Alors, jure sur cette épée que tu exécuteras mes ordres.

ANTIGONUS. — Je le jure, Majesté.

LÉONTÈS. — Bien. Et à présent, écoute. Je pardonne à ta femme, pour cette fois. Mais si tu ne m'obéis point, c'est la mort pour elle et pour toi. Je t'enjoins donc, comme à notre homme-lige, d'enlever d'ici cette bâtarde, de la transporter en quelque lieu lointain et désert, hors de nos États, et de l'y abandonner sans pitié à ses propres ressources. Puisqu'elle nous est étrangère, qu'elle s'en retourne en pays étranger. Et puisqu'un coup du sort nous l'a apportée, qu'un caprice du destin la sauve ou la détruise. Ramasse-la. Et jure.

ANTIGONUS. — Je jure d'accomplir vos ordres, sire. Mais une mort immédiate eût été plus clémente. Allons ! Viens, mon pauvre petit enfant. Veuille quelque démiurge dresser vautours et

corbeaux à devenir tes nourrices ! On raconte que des loups et des ours se sont ainsi parfois dépouillés de leur sauvagerie envers des petits d'homme. Adieu, seigneur ! L'action que vous commettez devrait vous interdire à jamais d'être heureux. Je souhaite malgré tout que vous n'y perdiez pas votre part de bonheur. Quant à toi, pauvre vermisseau, que la faveur du ciel balance opportunément l'iniquité qui t'accueille à ton entrée au monde !

Il sort, emportant l'enfant.

LÉONTÈS. — Non. Non. Non. Non. Non. Je n'élèverai pas l'enfant d'un autre comme s'il était le mien.

Entre un Valet.

LE VALET. — Plaise à Votre Majesté... Les seigneurs Cléoménès et Dion, que vous aviez envoyé consulter l'oracle de Delphes, viennent de débarquer et se hâtent vers la capitale. Les courriers qu'ils vous ont dépêchés attendent votre bon vouloir.

DEUXIÈME SEIGNEUR. — Dieu ! Comme ils ont fait vite.

LÉONTÈS. — Oui. Vingt-trois jours d'absence seulement. Ainsi le grand Apollon nous témoigne-t-il sans doute qu'il veut faire éclater sans délai la vérité des choses. Préparez-vous, seigneurs. Convoquez les assises, afin que j'y puisse assigner aussitôt notre épouse. Car si je l'ai publiquement accusée, je désire aussi que son procès se déroule au grand jour. Ah ! Tant qu'elle vivra, mon cœur me sera un fardeau. Laissez-moi maintenant. Et faites ce que je vous ai dit.

Ils sortent.

SCÈNE VII

Une cour de justice. Entrent Léontès, des Seigneurs, des Magistrats et des Officiers.

LÉONTÈS. — Messieurs, à l'instant de déclarer ouverte l'audience de ce procès, il s'en faut de peu que le cœur ne me manque. Celle qui va comparaître devant vous est la fille d'un grand roi. Mais... surtout... *(Faisant un effort sur lui-même.)* ... c'est... votre reine... *(Même jeu.)* ... c'est ... notre épouse... Je l'aimais de l'amour le plus violent. J'aurais pu... *(Se ressaisissant :)* La justice suivra son cours normal. Les débats seront publics. Les juges prononceront l'acquittement ou la condamnation de l'accusée dans l'entière liberté de leur conscience. *(Pause.)* Introduisez la prisonnière.

UN OFFICIER. — Silence ! *(Entre Hermione, sous escorte, accompagnée de Paulina et de ses femmes.)* La reine !

LÉONTÈS. — Lisez l'acte d'accusation.

UN OFFICIER, *lisant.* — « Hermione, femme de Léontès, roi de Sicile, tu comparais devant les assises de cette cour sous double chef de haute trahison à l'égard de ton époux et de ton roi. Tu es accusée d'avoir commis l'adultère avec Polixénès, roi de Bohême ; d'avoir conspiré avec Camillo dans le but d'attenter directement ou indirectement aux jours de notre souverain ; en tout état de cause, le complot découvert, d'avoir poussé tes complices à la fuite et de les y avoir aidés. »

HERMIONE. — Je ne me leurre point. Tout ce que je vous dirai, je sais qu'on le tiendra pour nul, hélas ! puisque je ne dispose d'autre récusateur, d'autre témoin que moi-même. Cependant, si les puissances divines contemplent les actions humaines — et je suis sûre qu'elles le font — elles ne peuvent pas ne pas vouloir qu'un jour mon innocence éclate. *(A Léontès :)* Monseigneur, vous qui avez résolu de me réduire où l'on me voit céans, vous savez pourtant mieux que personne que ma vie jusqu'ici fut aussi vertueuse, aussi chaste, aussi loyale qu'elle est aujourd'hui misérable. Si cette vie était seule en cause, j'en ferais bon marché : elle pèse désormais le poids d'une telle douleur au plus secret de moi que je souhaiterais de m'en voir délivrée sur-le-champ. Mais mon honneur, Sire — vous l'avez oublié — je dois le transmettre aux miens. C'est pour le défendre que je trouve encore la force de me tenir debout. Monseigneur, j'en appelle à votre conscience : si vous n'avez jamais cessé de me combler de vos grâces avant l'arrivée de Polixénès, c'est, je pense, que vous m'en estimiez digne. En quoi depuis, répondez-moi, Sire, ma conduite s'est-elle écartée de la plus stricte bienséance ? Je vous le demande et je me le demande. Mais je veux, si j'ai jamais franchi d'un seul pas les bornes de l'honnêteté, que le cœur de tous ceux qui m'écoutent deviennent dur comme marbre ; je veux que mon plus cher parent lui-même répète et crie ma honte jusque sur mon tombeau.

LÉONTÈS. — Vous ne nous en imposerez point, madame. Les criminels montrent toujours à nier leurs forfaits autant d'audace qu'à les commettre.

HERMIONE. — Si cette maxime est vraie, appliquez-la à ceux qui la méritent.

LÉONTÈS. — Donc vous ne voulez pas avouer ?

HERMIONE. — Il ne m'appartient pas de le vouloir, Sire. Je n'en ai pas le droit.

LÉONTÈS. — Vous n'avez aucun droit.

HERMIONE. — J'ai celui de proclamer la vérité. Et ce n'est point la vôtre, Sire. C'est la mienne. Elle est pure de tout reproche. Car pour Polixénès, dont on fait mon amant, je confesse bien volontiers, certes, que je l'aimais ; mais en tout bien tout honneur, sire, ainsi qu'il se devait ; que je l'aimais de cette amitié même que vous m'aviez expressément enjoint de lui témoigner. Si je m'y étais dérobée, que n'eussiez-vous dit alors, à juste titre cette fois, de ma désobéissance envers vous ? De mon ingratitude envers lui, qui était depuis l'enfance votre ami le plus fraternel ? Et quant à ce complot, seigneur, où vous voulez que j'aie trempé ; quant au départ de Camillo, que je continue à tenir malgré tout pour un honnête homme, les dieux eux-mêmes en ignorent tout s'ils n'en savent pas plus que moi.

LÉONTÈS. — Vous mentez !

HERMIONE. — Alors, Sire, c'est que nous ne parlons pas le même langage. Il n'y a plus rien à faire. Ma vie est à la merci de vos songes, et je vous l'abandonne.

LÉONTÈS. — C'est donc de vos actions que je rêve ! L'enfant que vous avez eu de Polixénès, j'en ai rêvé aussi, n'est-ce pas ? Ah ! les femmes de votre sorte se ressemblent donc toutes ? Gardez au moins le courage de vos actes si vous n'en avez

plus la honte ! Mais non ! Vous ne savez plus que nier, nier encore, nier contre l'évidence. Par la mort-Dieu, cela ne te servira de rien. Ta bâtarde, je l'ai jetée dehors. Et toi, je te ferai mourir.

HERMIONE. — Épargnez-moi vos menaces, Sire. Je vous l'ai déjà dit tout à l'heure : je n'ai pas peur de la mort ; c'est sans fermer les yeux que je vais à sa rencontre. De ce qui composait la couronne et la joie de mes jours, vous ne m'avez rien laissé : vous m'avez écartée de mon fils comme si j'étais lépreuse; ma petite fille, vous l'avez arrachée de mon sein, alors qu'elle avait encore du lait sur les lèvres, et vous l'avez livrée à la merci du ciel. Sur tous les poteaux du royaume on proclame que je suis une prostituée. Enfin, votre sauvagerie, votre haine, qui ne connaissent plus de mesure, me refusent jusqu'au moindre délai de relevailles. Les femmes de la plus basse condition ont le droit d'y prétendre. Pas moi. On me traîne sur la place publique sans me laisser le temps de réparer mes forces. Alors, vrai, dites-moi ? Quelles félicités me réserve désormais cette vie pour que j'y tienne encore ? Non. Non. Peu m'importe la vie. Je l'estime comme un fétu de paille. Mais, pour la dernière fois, c'est mon honneur que je veux justifier. Si vous devez ne me condamner sur rien d'autre que d'injustes soupçons, sans preuves, sans raisons, sans autres présomptions que celles de votre jalousie je vous le dis, monseigneur, c'est rigueur tyrannique et non justice. Que toutes vos seigneuries m'écoutent : je m'en rapporte à l'oracle. Qu'Apollon soit mon juge.

PREMIER SEIGNEUR. — Cette requête me paraît d'autant plus recevable qu'elle correspond aux volontés du roi. Qu'on produise l'oracle !

Sortent plusieurs officiers.

HERMIONE. — Mon père ! Mon père ! Vous qui étiez empereur des Russiens, que n'êtes-vous encore de ce monde pour voir dans quelle profondeur de misère on a jeté votre fille et pour en avoir pitié !

Rentrent les Officiers avec Cléoménès et Dion.

L'OFFICIER. — Seigneurs, nous vous demandons de jurer sur cette épée de justice que vous, Cléoménès et Dion, vous êtes bien rendus à Delphes ; que vous en avez rapporté cet oracle scellé, tel que vous l'a remis le grand-prêtre d'Apollon ; et que vous en ignorez entièrement la teneur.

CLÉOMÉNÈS. — Je le jure.

DION. — Je le jure.

LÉONTÈS. — Brisez les sceaux et lisez.

L'OFFICIER, *lisant.* — « La reine Hermione est chaste. Polixénès, sans reproche. Camillo un fidèle sujet. Léontès un tyran jaloux. Son innocent enfant, légitime. Et le roi n'aura pas d'héritier tant qu'on ne retrouvera point ce qui a été perdu. »

HERMIONE. — Dieu soit loué !

LÉONTÈS. — As-tu bien lu ?

L'OFFICIER. — Exactement, monseigneur.

LÉONTÈS. — C'est une fourberie. Il n'y a pas un mot de vrai là-dedans. Le procès continue.

Entre un Serviteur.

LE SERVITEUR. — Monseigneur le roi ! Le roi !

LÉONTÈS. — Qu'y a-t-il ?

LE SERVITEUR. — Ah ! Sire, vous allez me maudire d'être le messager d'une telle nouvelle ! Le prince, votre fils...

LÉONTÈS. — Eh bien ? Parle.

LE SERVITEUR. — Le prince, votre fils, pris de folle terreur devant le sort qui attend sa mère, s'en est allé, seigneur.

LÉONTÈS. — Comment ? S'en est allé ?

LE SERVITEUR. — Hélas ! Sire, il est mort.

Hermione s'évanouit.

LÉONTÈS. — Ah ! C'est Apollon qui me frappe ! Les cieux me châtient de mon iniquité !... Que se passe-t-il ?

PAULINA. — Cette nouvelle a porté un coup mortel à la reine.

LÉONTÈS. — Non... non...

PAULINA. — Mais regardez-la donc ! Je vous dis qu'elle expire !

LÉONTÈS. — Non... Non... Ce ne peut être qu'une défaillance passagère... Emmenez-la... Elle va revenir à elle... Dieu ! Dieu ! Pourquoi ai-je écouté mes soupçons !... Je vous en prie... Doucement... Tout doucement... Ah ! Trouvez un remède qui lui rende la vie... Que l'on n'épargne rien... *(Sortent Paulina et les dames avec Hermione, évanouie.)* Apollon ! Pardonne-moi mes blasphèmes ! Je me réconcilierai avec Polixénès, j'apporterai de nouveau le bonheur à ma reine, je rappellerai le fidèle Camillo...

Rentre Paulina.

PAULINA. — Malheur ! Malheur sur nous !

PREMIER SEIGNEUR. — Qu'arrive-t-il encore ?

PAULINA, *à Léontès.* — Quels supplices savants vas-tu me réserver, tyran ? Quels bûchers ? Quelles roues ? Quels chevalets ? Où sont les couteaux qui m'écorcheront vive ? Où les chaudières, le plomb fondu, l'huile bouillante ? Quelle torture ancienne, quels tourments inédits me prépareras-tu lorsque je t'aurai dit ce que j'ai sur le cœur ? Mais peu m'importe, entends-tu ? Je parlerai. Je n'en peux plus. C'est trop. Ah ! oui, je parlerai, dût la moindre de mes paroles servir de nouveau prétexte à ta méchanceté. Il faudra bien qu'un jour tu prennes enfin conscience des actes démentiels que l'aveuglement de ton esprit malade et la fureur de ton despotisme t'auront conduit à commettre. Ce jour-là, deviens fou, roi ! Fou qu'on enferme et qu'on lie ! C'est le châtiment que je te souhaite. Il est encore trop doux pour le dernier de tes crimes. Oui. Car ce n'était rien que d'avoir trahi Polixénès et calomnié Camillo : simple caprice après tout d'un ingrat et d'un imbécile. Rien ou presque rien que d'avoir jeté aux corbeaux ta petite fille, encore qu'un démon de l'enfer en eût versé des larmes. Rien non plus que d'avoir causé la mort de notre jeune prince, incapable en sa tendreté de te voir flétrir, accabler, brutaliser sa mère. Non. Non. Ce n'était rien. Que tous ceux qui m'écoutent se déchirent le visage. La reine, messieurs, la reine — la plus douce, la plus adorable des créatures — est morte. Et la vengeance céleste n'est pas encore tombée.

UN SEIGNEUR. — Que les dieux nous l'épargnent !

PAULINA. — Je vous dis qu'elle est morte. Je vous jure qu'elle est morte. Pourquoi me regardez-vous ainsi ? Si mes paroles et mes serments ne

suffisent pas à vous convaincre, allez voir ! Ah ! et si vous pouvez rendre la couleur à ses lèvres, à ses yeux leur éclat, si vous pouvez ramener en elle le souffle et la chaleur, je vous servirai aussi dévotieusement que des dieux. *(A Léontès.)* Pour toi, despote ! tu n'as plus rien. Pas même le repentir. Il n'en est pas d'assez fort pour te relever d'actions aussi lourdes. Et tu aurais beau plier dix mille fois les genoux pendant dix mille années, aux arêtes des plus âpres montagnes, nu et sans nourriture, sous la rigueur perpétuelle des hivers et des ouragans, que tu n'arriverais pas à tourner vers ta misère un seul regard compatissant de Dieu. Il ne te reste rien, roi, sinon le désespoir.

LÉONTÈS. — Oui, oui, accable-moi. J'ai mérité qu'on m'abreuve de toute l'amertume du monde.

PREMIER SEIGNEUR. — Non. N'ajoutez plus rien, madame. Voyez comme il souffre. Quoi qu'il ait fait, il est notre roi. Et la violence de votre langage...

PAULINA. — Ah ! Vous avez raison. Pardonnez-moi. Je ne suis pas mauvaise. Ma douleur et mon exaltation m'ont entraînée trop loin. Je ne veux pas que mes imprécations aggravent votre tourment. C'est assez de malheur. Punissez-moi, Sire. Punissez-moi de vous avoir rappelé ce qu'il fallait vous faire oublier. Mon bon suzerain, mon royal seigneur... Vous avez le cœur déchiré... Pardonnez à une folle femme... L'amour que je portais à votre reine... Non... Non... je ne vous parlerai plus d'elle, ni de vos enfants, ni de mon mari, qui est peut-être perdu, lui aussi... Que l'apaisement se fasse... Je ne vous reprocherai plus rien...

LÉONTÈS. — Tu n'as dit que la vérité, Paulina. Et je préfère tes reproches à ta pitié. Mène-moi vers la dépouille d'Hermione et celle de mon fils. Je les réunirai dans le même monument. J'y graverai, pour ma honte, la cause de leur mort. J'irai chaque jour prier dans la chapelle où ils reposeront. Les larmes que je verserai seront dorénavant la seule joie de ma vie. Et ce devoir, amer et doux ensemble, je fais le serment de l'observer tant que mes forces me le permettront. Viens. Conduis-moi vers ma souffrance.

Ils sortent.

SCÈNE VIII

La Bohême. Une contrée déserte près de la mer. Entrent Antigonus avec l'enfant et un Marin.

ANTIGONUS. — Es-tu certain que nous ayons touché aux déserts de Bohême ?

LE MARIN. — J'en suis sûr, monseigneur. Et, si vous voulez mon avis, nous avons choisi un foutu moment pour y débarquer ce colis ! Le ciel nous fait une gueule qui ne présage rien de bon, on le dirait furieux de ce que nous allons faire. Parole !

ANTIGONUS. — Que Sa Sainte Volonté s'accomplisse ! Va, tu peux retourner au bateau maintenant, je t'y rejoins tout de suite.

LE MARIN. — Je vous conseille de vous dépêcher. Et surtout ne poussez pas trop avant dans l'intérieur des terres. D'abord, parce que la tempête n'est pas loin, c'est moi qui vous le dis. Ensuite parce que ce pays est infesté de bêtes féroces.

ANTIGONUS. — Je te suis à l'instant. Va.

LE MARIN, *sortant.* — Eh bien ! Je préfère que ce soit lui que moi qui se charge de cette besogne. Oui. Enchanté de m'en tirer comme ça.

ANTIGONUS. — Allons ! Pauvre petit, l'instant est arrivé. Je n'ai jamais cru que l'esprit des morts revenait sur la terre. Pourtant, la nuit dernière, ta mère m'est apparue. Et j'ignore encore s'il s'agissait d'un rêve, tant elle me sembla réelle. Elle inclinait sa tête sur l'épaule. On eût dit le visage même de la douleur ; mais aussi, tant sa robe était blanche, l'image même de la sainteté. Elle s'approcha de la cabine où je me reposais, s'inclina par trois fois devant moi, et se prit à pleurer longuement. Puis elle parla. Ses paroles, je les entends encore : « Bon Antigonus, me dit-elle, puisque le destin t'a chargé de cette mission mauvaise, puisque ton serment te lie, et, qu'en dépit de ton cœur tu doive abandonner mon pauvre petit enfant, sache qu'il est en Bohême nombre d'endroits déserts. C'est là que je te demande de le laisser à ses cris. Et puisqu'il faut le perdre, donne-lui, je te prie, le nom de Perdita. Hélas ! Antigonus, pour prix de la vilaine action que mon seigneur t'impose, tu ne reverras jamais ta femme, Paulina. » C'est alors qu'elle se remit à pousser des soupirs déchirants et qu'elle s'évanouit dans les airs. Epouvanté d'abord, je revins peu à peu à moi. Puis je pensais qu'il y avait là, dans cette vision, plus de vérité que dans un simple cauchemar. Les rêves ne sont que des billevesées. Mais, rêve ou réalité, j'ai résolu d'obéir à cette apparition. Peut-être Léontès a-t-il déjà fait exécuter la reine ? Peut-être cette innocente est-elle bien la fille de Polixénès ? Peut-être Apollon veut-il qu'elle soit déposée, pour y vivre ou pour y mourir, dans le royaume de son véritable père ? *(Il pose l'enfant à terre, puis met près de lui un paquet et un sac plein d'or.)* Bonne chance, petite fleur fragile. Puisses-tu croître et t'épanouir sur cette terre ingrate ! Voici pour apprendre qui tu es à ceux qui d'aventure passeraient ce chemin. Voilà de l'or aussi. Il en est suffisamment dans ce sac pour t'élever comme il faut et te doter plus tard. Dieu ! La tempête commence. Pauvre, pauvre créature, que l'on châtie pour les fautes d'autrui. Je ne sais pas pleurer. Mais mon cœur saigne. Le serment que j'ai prononcé pèse sur moi comme une malédiction. Adieu !... La lumière disparaît de plus en plus... La nature va te chanter une bien rude berceuse... Je n'ai jamais vu le ciel aussi noir en plein jour... *(On entend des bruits de chasse et des rugissements.)* Quels sont ces cris ? Et ces rugissements ? Mon Dieu ! Mon Dieu ! Pourvu que je puisse rejoindre le bateau ! Ah ! C'est un ours... Je suis perdu...

Il s'enfuit poursuivi par un ours. La scène reste vide un instant. Entre un Vieux Berger.

LE BERGER. — Non ! Non ! Mais ce qu'on peut être bête entre seize et vingt-trois ans ! Vrai, c'est à ne pas croire. Je vous jure. Si la nature était un peu plus sage, elle devrait bien s'arranger pour vous faire sauter ces sept ou huit ans-là. Ou alors s'arranger pour qu'on les passe à dormir. Ça vaudrait quand même mieux que de voler tout ce qu'on trouve, d'injurier les vieillards, de se taper sur la gueule. Tenez, vous entendez. Vous entendez ce tapage. Est-ce qu'il ne faut pas être des cerveaux brûlés de dix-neuf à vingt-deux ans pour

chasser par un temps pareil ? Fameux travail. Ils ont fait peur à deux de mes plus beaux moutons. Et où se cachent-ils, ceux-là, à présent ? J'ai bien peur que le loup ne les déniche avant leur propriétaire. Si j'ai de la chance, je vais les retrouver au bord de la mer en train de brouter du lierre. Mais si je n'en ai pas... Allons ! *(Il aperçoit l'enfant qu'il ramasse.)* Qu'est-ce que c'est que ça ? Miséricorde ! Un loupiot ! Un adorable petit loupiot ! Dites donc ! Dites donc ! Est-ce que vous êtes un garçon ou une fille, vous ? Une fille. Je suis une fille. Tout ce qu'il y a de plus fille. Je comprends. Bougrement bien roulée, même. Un enfant de l'amour, naturellement. C'est toujours les mieux réussis. Pas besoin d'être un grand savant pour deviner ce qui s'est passé, allez ! Quelque jeune suivante de bonne maison... Vite ! Vite ! Couche-toi là, ma belle !... Oui. De l'ouvrage qu'on a dû faire sur une marche d'escalier, sur une malle, ou derrière une porte !... Et ceux qui l'ont fait devaient avoir plus chaud que toi, mon petit agneau. Bien sûr que je ne te laisserai pas là. Ce ne serait pas chrétien. Seulement faut que j'attende mon fils. Il n'y a pas cinq minutes que je l'entendais m'appeler. *(Criant :)* Ho hé ! Hé ho !

Entre le Rustre.

LE RUSTRE. — Hé ho ! Ho hé !

LE BERGER. — Comment? Tu étais là ? Si près?

LE RUSTRE. — Oui.

LE BERGER. — Amène-toi par ici, si tu veux voir une chose dont tu parleras encore quand tu seras mort et pourri. Eh bien ? Qu'est-ce que tu as ?

LE RUSTRE. — J'ai que je viens de voir deux choses qui se tiennent là aussi.

LE BERGER. — Où ça ?

LE RUSTRE. — Sur la terre et sur la mer. Enfin, quand je dis sur la mer, c'est façon de parler. On ne peut plus appeler ça la mer. C'est devenu du ciel.

LE BERGER. — Qu'est-ce que tu veux dire ?

LE RUSTRE. — Je dis ce que je dis. Vous avez beau être un vieux renard — entre le ciel et la mer, vous ne passeriez pas une pointe d'aiguille. Si vous aviez seulement vu comme elle se brise, comme elle bave et s'aplatit sur le rivage. Mais là n'est pas la question. Si vous aviez entendu les cris lamentables de ces pauvres âmes en perdition. Et puis, voilà qu'on les voyait. Et puis, voilà qu'on ne les voyait plus. Et tantôt le navire transperçait la lune avec son grand mât, et tantôt il était avalé par le bouillonnement et par l'écume, comme un bouchon qu'on jetterait dans une cuve. Et pour ce qui se passait sur la terre, c'était assez curieux aussi. Si vous aviez vu comme l'ours lui a arraché l'os de l'épaule, et si vous l'aviez entendu m'appeler à son secours et me crier que son nom était Antigonus, et qu'il était gentilhomme. Et si vous aviez vu comme l'ours s'en fichait qu'il fût ou non gentilhomme. Et, pour en finir avec le bateau, si vous aviez vu la façon dont la mer l'a absorbé d'un petit coup de gosier, exactement comme un raisin sec. Et quand je dis sec, c'est une manière de parler. Et d'abord comme ces pauvres âmes hurlaient et comme la mer se moquait d'elles ; et puis comme le pauvre gentilhomme hurlait, et tant plus qu'il gueulait tant plus que l'ours se moquait de sa gueule et de ses gueuleries, et comme tout ça gueulait, à ne plus savoir qui gueulait le plus fort, de l'ours, du gentilhomme, des marins, du ciel ou de la mer. Si vous aviez vu... Mais ça suffit comme ça !

LE BERGER. — Miséricorde ! Quand as-tu vu tout cela, mon fils ?

LE RUSTRE. — A la minute ! A la minute ! Depuis que je l'ai vu, je n'ai même pas eu le temps de plisser la paupière. Les hommes ne sont pas encore froids sous l'eau ; et l'ours n'a pas mangé la moitié de son beefsteak de gentilhomme, il doit l'achever tranquillement.

LE BERGER. — J'aurais voulu être là pour porter secours à ce gentilhomme.

LE RUSTRE. — En effet, j'aurais voulu vous y voir ! J'aurais voulu que vous fussiez, aussi, près du navire pour lui porter secours ! Votre charité aurait perdu pied. Comme la mienne.

LE BERGER. — Oui. Peut-être. Ce sont, en tout cas, de bien tristes histoires que les tiennes, mon fils. Moi, j'ai mieux à t'offrir.

LE RUSTRE. — Et quoi donc ?

LE BERGER. — Toi, tu as rencontré des mourants et moi des nouveau-nés. Tiens. Regarde. Regarde. Ecarquille les yeux. Voilà une belle robe de baptême, digne d'un enfant noble. Et ça ! Oui. Là. Mais ramasse-le, bon sang. Ramasse-le. Ouvre-le. On m'a prédit un jour que les fées feraient ma fortune. C'est peut-être un enfant qu'elles ont volé. Ouvre-le donc à la fin. Qu'est-ce que tu attends ?

LE RUSTRE. — On ne vous a pas menti, mon père : votre fortune est faite. Si le ciel vous pardonne vos péchés de jeunesse, vous allez vivre comme un vieux coq en pâte.

LE BERGER. — Quoi ? De l'or ?

LE RUSTRE. — De l'or. De l'or. Rien que de l'or. Des pièces et des pièces. Et de parfait aloi. Je n'en ai jamais tant vu. Et encore moins touché.

LE BERGER. — C'est de l'or des fées, garçon ! Serre-le bien contre toi. Et rentrons par le plus court chemin. Pas un mot là-dessus, tu m'entends? A personne. Jamais. Quand on met la main sur une chance pareille, le meilleur moyen de la garder au logis, c'est de l'y enfermer dans le plus grand secret.

LE RUSTRE. — Et vos moutons, mon père ?

LE BERGER. — Qu'ils aillent se faire pendre ! A la maison, mon fils ! Par le plus court.

LE RUSTRE. — Eh bien ! Rentrez d'abord, mon père. Emportez vos trouvailles. Moi, je vais voir où en est l'ours. Ou plutôt, où en est le gentilhomme. S'il en reste quelques os, je les enterrerai.

LE BERGER. — Prends garde !

LE RUSTRE. — Ne craignez rien. Je les connais, les ours. Ça n'est vraiment méchant que lorsque ça a faim. Celui-là est repu.

LE BERGER. — Alors, va. Tu as raison. Et, au besoin, reviens me chercher.

LE RUSTRE. — Oui. C'est cela. Vous m'aiderez à le mettre en terre. Ce sera une bonne action.

LE BERGER. — Ce sera une bonne action, mon fils. Il faut toujours célébrer les jours de chance par de bonnes actions.

Ils sortent.

RIDEAU

INTERLUDE

Entre le Temps faisant office de chœur.

LE TEMPS

Moi qui suis l'agrément des uns; l'ennui des autres,
et l'épreuve de tous;
La peur, la joie des bons et des méchants ensemble ;
Moi qui noue et dénoue, sur mon vêtement d'éternité,
Les événements comme des aiguillettes ;
Moi — vous m'avez déjà reconnu ! — qui suis le Temps qui passe ;
J'estime qu'est venu le moment d'ouvrir larges mes ailes
Et de passer un peu plus vite que d'habitude.
Ne cherchez pas trop à comprendre pourquoi.
Dites-vous simplement que j'en ai le pouvoir,
Et que tel est mon bon plaisir.
Avec ou sans votre permission, je retourne donc mon sablier.
Et voilà que mon drame a fait un grand saut de seize ans
dans l'espace et dans la durée.
Pour moi, seize ans de plus ou de moins, c'est tout comme.
Et pour vous, ce sera comme si vous aviez dormi pendant cet intervalle
en rêvant d'autre chose.
Je pense aussi que vous ne verrez pas un grave inconvénient
A laisser quelque peu de côté le tyran Léontès.
Les conséquences de sa folle jalousie l'ont à ce point frappé
qu'il vit dans la retraite.
Nous ne l'y troublerons point pendant un certain bout de moi-même.
Et nous irons ensemble dans le beau royaume de Bohême.
Il vous souvient sans doute que le roi Polixénès vous a parlé
de son fils ?
Or ce fils, je désire que vous le connaissiez. Il s'appelle
Florizel. Ce qui est un nom charmant.
Quant à notre petite Perdita, elle a grandi en grâce et en beauté
plus qu'on ne saurait le concevoir.
Vous l'allez voir bientôt.
Sur ce, chers spectateurs, je ne vous dirai rien de plus.
Je vous demande seulement d'écouter.
D'écouter ce qu'il peut advenir de la fille d'un berger lorsqu'elle
est très jolie.
Tel est le point de départ de la nouvelle intrigue que le Temps
vous propose. Bien simple, en vérité.
Mais à laquelle (encore une fois !) il vous prie d'accorder toute
votre attention.
Car je suis sûr que vous avez eu maintes fois jusqu'ici
l'occasion de m'employer plus mal.
Et je souhaite que vous sachiez partout et toujours à l'avenir
M'employer aussi bien.

Il sort.

DEUXIÈME PARTIE

SCÈNE PREMIÈRE

En Bohême. Dans le palais de Polixénès. Entrent Polixénès et Camillo.

POLIXÉNÈS. — Non. Non, Camillo. N'insiste pas. Je t'en prie. Tes désirs sont toujours les miens. Je tomberais malade à l'idée de te refuser quelque chose. Mais si tu t'en vas, je meurs. Pourquoi veux-tu partir ?

CAMILLO. — Mais pour revoir mon pays, Sire, où je ne suis pas retourné depuis plus de quinze ans. Je voudrais y ramener ma carcasse, et savoir qu'un jour elle dormira de son dernier sommeil dans ma terre natale.

POLIXÉNÈS. — Nous sommes encore loin de ce jour-là, Camillo. Dieu merci !

CAMILLO. — Qui le sait, monseigneur ? Et puis, il y a autre chose. Le roi Léontès, qui s'est si fort repenti de ses fautes, me rappelle de nouveau près de lui. Je ne veux point me flatter d'une trop grande espérance, mais je crois que je pourrais apporter quelque allégement à sa peine. Et cette pensée m'en impose avec tant d'insistance que je ne peux plus lui résister.

Un temps.

POLIXÉNÈS. — Ecoute-moi, Camillo. Si tu m'aimes, pourtant, tu ne me quitteras point. Au moins, pas tout de suite. Ce serait annuler d'un seul coup tous les services que tu m'as rendus. Ne t'en prends qu'à toi-même si tu m'es si précieux. Mais j'ai besoin de toi. Nous avons engagé, et sur ton propre avis, des affaires capitales pour le royaume. Qui pourrait les conduire comme il faut, qui saurait les conclure si tu t'en vas maintenant ? Non. Non, Camillo. Tu n'as pas le droit de faire une chose pareille. Donne-moi encore un peu de temps.

CAMILLO. — Vous me rendez confus, seigneur. Je ne sais plus que vous dire.

POLIXÉNÈS, *souriant.* — Alors, ne me dis plus rien ! *(Autre ton :)* Et surtout, ne me parle plus de la Sicile. Son nom seul me fait mal. Il me rappelle trop de souvenirs atroces. Pense qu'il m'advient encore de pleurer sur le sort d'Hermione et de ses enfants... *(Pause.)* Dis-moi plutôt : quand as-tu vu mon fils pour la dernière fois ?

CAMILLO. — Oh ! Il y a bien trois jours, Sire. J'ignore à quelles nouvelles occupations se livre le jeune prince. Mais il faut avouer qu'il s'absente bien souvent de la cour depuis quelque temps et qu'il est moins assidu que naguère à ses devoirs d'État.

POLIXÉNÈS. — Ah ! J'étais certain que tu en serais frappé comme moi ! Les rois, vois-tu, les rois souffrent autant d'avoir des héritiers qui pourraient être indignes que de les perdre lorsqu'ils sont vertueux.

CAMILLO. — Pardieu ! Ce n'est pas si grave, monseigneur.

POLIXÉNÈS. — Je ne sais, Camillo. Je l'ai fait secrètement surveiller. Et j'ai appris ainsi qu'il passait le plus clair de son temps dans la maison d'un berger — oui, mon ami, d'un berger ! — dont la vie n'est d'ailleurs pas dépourvue de mystère, car, à l'étonnement général, on a vu cet homme sortir brusquement de la gêne, de la misère même, sans qu'on n'ait jamais pu déceler d'où lui venait sa fortune.

CAMILLO. — Hé ! cet homme n'a-t-il pas une fille, monseigneur, dont la beauté, la distinction surtout, frappent d'étonnement tous ceux qui la rencontrent en un pareil milieu ?

POLIXÉNÈS. — Exactement, Camillo. Et je crains bien que ce ne soit là l'amorce où morde notre prince. Je n'ai voulu en parler à personne d'autre qu'à toi. Il faut que nous allions là-bas, Camillo, et que nous interrogions ce berger. On m'assure que c'est un esprit simple. Et je crois que nous n'aurons pas de peine à tirer de lui la vérité.

CAMILLO. — Je suis à vos ordres, Votre Grâce.

POLIXÉNÈS. — Mon bon Camillo ! Ah ! si je ne t'avais pas près de moi ! Et tu voudrais me quitter ? Allons. Viens. Allons nous déguiser de telle sorte que personne ne puisse nous reconnaître. Même pas Florizel. Surtout pas Florizel.

Ils sortent.

SCÈNE II

Une route près de la chaumière du berger.

AUTOLYCUS, *qui entre en chantant.*

Quand les lilas montrent leur nez
C'est le doux tendre de l'année,
Ma bonne amie me dit : « Venez. »
Mais les amours sont tôt fanées.

La floraison que je préfère,
C'est un drap sur un fil de fer,
Fiez-vous à mon savoir-faire.
On dort dedans, on le vend cher.

L'été, le ciel boit du vin bleu.
L'herbe est moelleuse sur la terre.
S'il pleut, le soir, c'est des lumières.
Les corps sont faits pour être deux.

Parlé :

Tel que vous me voyez, j'ai servi autrefois le prince Florizel, et je portais alors du velours à trois poils. Aujourd'hui, évidemment, je suis un petit peu déclassé !

Chanté :

Faut-il s'en affliger, ma chère ?
La lune est blanche dans la nuit,
Il suffit d'un tonneau de bière
Pour oublier tous les ennuis.

S'il n'était de libres garçons,
Auriez-vous encor des chansons ?
Mon Dieu ! donnez-nous notre dû,
Et gardez-moi d'être pendu !

Parlé :

Ma grande spécialité, ce sont les draps de lit.

Quand l'oiseau fait son nid, je ne conseille à personne de les mettre à sécher trop longtemps au dehors. On ne s'appelle pas pour rien Autolycus. Mon père savait ce qu'il faisait en me donnant ce nom-là. Les mots ont un cheminement secret, une influence occulte, un pouvoir rayonnant. Vous vécûtes comme moi, ô grand Autolycus, cher enfant de Mercure, sacré vieil homonyme, vous vécûtes comme moi de petites gueuseries sans importance. J'ai marché sur vos traces. La vie ne peut pas être laide tant qu'il y aura des filles et des parties de dés. On soutient les unes et on pipe les autres, le tour est joué, on devient colporteur, on parcourt la campagne, et les jobards se collent à votre fourniment. Admirable prétexte aux plus subtiles pirateries. Croyez-m'en. Croyez-m'en. Le tout est de se bien connaître. Moi, j'ai comme une tendance à n'être pas extrêmement vaillant. Faiblesse bien humaine ! Que celui qui n'a jamais tremblé devant une potence me jette la première pierre ! Les embuscades au détour des chemins, les assauts, les bagarres ne sont pas mon affaire. La tendreté de ma peau répugne aux coups de poing et j'ai le nez trop fin pour l'odeur de la corde. Quant à la vie future, si la pensée m'en vient, je la chasse en dormant. *(Apercevant le Rustre :)* Oh ! Oh ! Un client pour moi !

Entre le Rustre.

Le Rustre. — Voyons ! Voyons ! Si onze moutons font vingt-huit livres de laine et si vingt-huit livres de laine rapportent une livre et un shilling, combien la laine de quinze cents moutons me rapportera-t-elle ?

Autolycus, *à part.* — Et si le berger à lui tout seul est plus bête que ses quinze cents moutons, combien le berger me rapportera-t-il ?

Le Rustre. — Ah ! je ne peux pas y arriver quand je n'ai pas mes jetons... Tant pis ! Voyons... Qu'est-ce que je dois acheter pour notre fête des tondeurs ? *(Il lit :)* « Trois livres de sucre ; cinq livres de raisin de Corinthe ; du riz... » Du riz ? Que diable ma sœur peut-elle bien vouloir fabriquer avec cette quantité de riz ? Enfin ! Depuis que mon père lui a donné la présidence de la fête, elle ne sait plus quoi inventer. C'est comme son idée des bouquets ! Absurde. Complètement absurde. Vingt-quatre bouquets pour les tondeurs. Je vous demande un peu. Il est vrai que ce sont tous de fort bons chanteurs, ténors et basses, chanteurs à trois parties, et tout le tra-la-la. Ah ! il me faut du safran pour les tartes aux poires : ça leur donnera une jolie couleur... Il me faut de l'huile de macis... des dattes... Non, pas de dattes... Ce n'est pas sur ma liste... Voyons... Quoi encore ? Sept noix muscades ; une ou deux racines de gingembre... Oh ! ça, on m'en fera cadeau !... Quatre livres de pruneaux... Et autant de raisins séchés au soleil... Bien !...

Autolycus, *se roulant par terre.* — Oh ! Oh ! Pourquoi suis-je venu au monde ? Oh ! Oh ! Au secours !

Le Rustre. — Ah ! Mon Dieu !

Autolycus. — Au secours ! A l'aide ! Enlevez-moi ces guenilles et donnez-moi la mort !

Le Rustre. — Qu'on t'enlève tes guenilles, pauvre homme ? Mais tu aurais plutôt besoin qu'on t'en rajoute !

Autolycus. — Ah ! Monsieur, elles sont trop répugnantes. Elles me brûlent la peau plus fort que les coups de lanière que je viens de recevoir. Un million de coups de lanière, monsieur ! Un million ! Ah !

Le Rustre. — Hélas ! Pauvre homme ! Je ne t'envie point : c'est un genre de millions que je n'aimerais pas à avoir sur moi !

Autolycus. — Ah ! Ah ! On m'a dépouillé, monsieur. On m'a roué de coups. On m'a volé mon argent. On m'a emporté mes habits. Et on m'a mis ces haillons à la place.

Le Rustre. — Qui ça, on ? Un piéton ou un cavalier ?

Autolycus. — Un piéton, mon doux monsieur. Un piéton.

Le Rustre. — Et même un homme-serpent, si j'en crois l'état de ce qu'il t'a laissé ! Allons ! Donne-moi la main, que je t'aide à te relever ! Donne-moi la main !

Autolycus. — Oui... mais doucement, mon bon monsieur. Doucement. Aïe ! Oh !

Le Rustre. — C'est affreux.

Autolycus. — C'est affreux. Aïe ! Oh ! Oh ! Doucement, mon bon monsieur. Je dois avoir l'omoplate démise. Oh !

Le Rustre. — Dieu du ciel ! Mais tu ne tiens pas debout !

Autolycus. — Si. Si. Il faut y aller... progressivement... *(Il lui fouille les poches.)* ... progressivement... C'est la meilleure méthode... Vous avez bon cœur, mon doux monsieur... Vous êtes un homme charitable, mon cher monsieur...

Le Rustre. — As-tu besoin d'un peu d'argent, dis-moi ?

Autolycus. — Oh ! Monsieur ! De l'argent ? Fi ! Pour qui me prenez-vous ? Je ne suis pas celui que vous croyez, mon doux monsieur ! J'ai un parent à une demi-lieue d'ici. C'est chez lui que j'allais. J'y trouverai de l'argent et tout ce qu'il me faut. Ne m'offrez pas d'argent, monsieur. Vous me feriez injure. De l'argent ? Vous me fendez le cœur !

Le Rustre. — Je ne voulais pas te blesser. Et comment était-il, celui qui t'a volé ?

Autolycus. — Un sale individu, monsieur. Un personnage qu'on a vu traîner dans toutes les foires avec un trou-madame. Je l'ai connu jadis domestique du prince. Mais il paraît qu'on l'a chassé de la cour à coups de fouet, monsieur. Alors il est devenu montreur de singes. Oui. De singes savants, bien entendu. Oh ! C'est un homme dont j'ai suivi la carrière ! Après les singes, il est passé huissier, puis montreur de marionnettes. Ensuite, il a épousé la femme d'un chaudronnier à un mille de l'endroit où s'étendent mes terres et mes propriétés, monsieur. Ensuite, je renonce à vous énumérer tous les vilains métiers où il s'est essayé. Mais le fait est qu'il s'est établi voleur. Certains l'appellent Autolycus...

Le Rustre. — La peste l'étouffe ! On m'en a parlé. C'est un gibier de potence. Un ribleur. Un vaurien. Il écume toutes les kermesses, les fêtes et les combats d'ours.

Autolycus. — Vous y êtes, monsieur. C'est lui. Vous y êtes. C'est lui.

Le Rustre. — Tu as eu tort de te laisser faire. On affirme qu'il n'y a pas plus poltron que lui dans toute la Bohême. Vous n'aviez qu'à le regarder

dans les yeux ou à lui cracher dessus, et il se serait sauvé.

AUTOLYCUS. — Ah ! C'est que je ne suis pas très courageux moi-même, monsieur. Il faut bien l'avouer. Non, je ne suis pas très fort sur le chapitre. Et le coquin s'en doutait. C'est sûr. Il en a profité.

LE RUSTRE. — Comment te sens-tu maintenant ?

AUTOLYCUS. — Oh ! Beaucoup, beaucoup mieux que tout à l'heure, mon doux monsieur. Regardez. Je puis me tenir droit et marcher. C'est merveilleux. Je vais même prendre congé de vous, et m'en aller tout doucettement du côté de chez mon bon parent.

LE RUSTRE. — Veux-tu que je t'accompagne un brin ?

AUTOLYCUS. — Oh ! Non, mon gentil monsieur ! Jamais de la vie. Non, non, mon cher monsieur.

LE RUSTRE. — Alors, adieu. Et porte-toi mieux. Il faut que j'aille acheter des épices pour notre fête des tondeurs.

AUTOLYCUS. — La prospérité sur vous, mon doux monsieur. *(Sort le Rustre.)* Adieu, charmant visage ! Je vous retrouverai bientôt. Si je ne fais pas de tous vos tondeurs autant de moutons tondus, je veux qu'on raye mon nom du répertoire des voleurs et qu'on l'inscrive au Livre de Vertu.

Il chante :

S'il n'était de libres garçons,
Iriez-vous au creux des buissons ?
Le secret des belles saisons,
C'est la douceur des pâmoisons.
L'amour nous serve d'échanson !

Il sort.

SCÈNE III

Devant la chaumière du berger. Entrent Florizel et Perdita.

FLORIZEL. — Ce costume, où je vous vois pour la première fois, donne à votre grâce comme une vie nouvelle, Perdita. Ce n'est plus une bergère que j'ai là devant moi : c'est la fée des jardins elle-même, qui conduit, en dansant vers nous, l'étincelant cortège des premiers jours d'avril.

PERDITA. — Ah ! mon cher, mon doux seigneur, n'ajoutez pas à ma confusion. Vous voulez me fermer la bouche avec vos compliments, et pourtant il faut que je vous gronde de vos extravagances. Car n'est-ce pas folie, vous, le point de mire du royaume ! d'avoir désiré vous vêtir de ces habits de pâtre ? Et folie plus grande encore de m'avoir voulu parer de ces vêtements de déesse, quand je ne devrais jamais oublier mon humble condition ? Si le caprice et la déraison n'étaient de règle dans ces sortes de fêtes, je rougirais — vraiment ! — je rougirais de vous voir dans cet accoutrement, et moi, je crois bien que je m'évanouirais de honte rien qu'à passer devant mon miroir.

FLORIZEL. — Mais pourquoi ? Mais pourquoi, Perdita ? Les dieux eux-mêmes, quand ils sacrifiaient à leurs amours terrestres, ne nous ont-ils pas donné l'exemple de transformations inouïes ? N'abandonnaient-ils pas pour un temps leur essence divine et n'allaient-ils pas jusqu'à prendre la forme d'animaux ? Et Jupiter mugit quand il devint taureau ; et Neptune bêla quand il devint bélier ; et Phœbus-Apollon, fait de flammes et d'or, soupira comme moi quand il devint berger !... Or j'affirme qu'ils se prêtèrent à ces métamorphoses pour des beautés qui jamais ne valurent la vôtre, et surtout qu'ils ne le firent jamais dans un but aussi chaste que le mien.

PERDITA. — Je sais, seigneur. Je sais. Mais vos résolutions, si fermes semblent-elles, ne pourront résister aux volontés du roi lorsqu'elles se dresseront — n'est-ce pas inéluctable ? — les unes contre les autres. Qu'adviendra-t-il de nous alors ? Nous n'aurons pas le choix : ou je mourrai ou vous renoncerez à moi.

FLORIZEL. — Tu fais erreur, Perdita. L'alternative est autre : ou je serai à toi ou je ne serai plus à mon père. Car si je ne suis à toi, je ne saurais plus être à personne, y compris à moi-même.

PERDITA. — Oui. Bien sûr, monseigneur. Votre Grandeur ignore ce qu'est la crainte. Hélas ! il n'en va pas de même avec moi. La distance qui nous sépare m'est une source de tourments perpétuels. En ce moment, tenez, je tremble à l'idée que votre père puisse passer par ici, au hasard d'une chasse, comme vous...

FLORIZEL, *l'interrompant.* — Que béni soit le jour où mon faucon s'est échappé dans le jardin de ton père !...

PERDITA, *continuant.* — Écoutez-moi, seigneur. Quel visage prendrait-il en vous trouvant ainsi parmi nous ? Que dirait-il, mon Dieu ? Et moi ? Moi ? Où puiserais-je le courage d'affronter sa présence sous ce déguisement ?

FLORIZEL. — Ah ! Je vous en supplie, Perdita. Laissez-là les soucis et les tristes pensées. Je veux que vous soyez gaie, ma tendresse. Je veux que vous étouffiez vos inquiétudes sous le riant spectacle — regarde ! — qui va s'offrir à nous. Redressez-vous, ma chérie. Et que votre visage s'éclaire comme si nous étions déjà au jour de notre mariage !

PERDITA. — Voici tous nos hôtes qui nous viennent rejoindre...

FLORIZEL. — Oui. Accueillons-les joyeusement, Perdita. Je désire que le plaisir de l'heure te rende encore plus belle.

Entrent le Berger, le Rustre, des Bergères dont Mopsa et Dorcas, des pâtres et des tondeurs de moutons en habits de fête ; puis Polixénès et Camillo, déguisés et masqués.

LE BERGER, *à Perdita.* — Eh bien ! Eh bien, ma fille, faudra-t-il que je vous fasse honte ? Lorsque ma vieille femme vivait encore, elle savait en ce jour être tout à la fois : panetier, sommelier, cuisinier, dame et servante ensemble ; elle recevait tout le monde, elle servait tout le monde ; elle chantait un couplet, faisait un tour de danse et s'arrangeait pour être partout en même temps ; on ne l'avait pas plutôt aperçue au haut bout de la table qu'elle avait déjà passé au plus bas, au milieu, ici, là, et encore ici ; soignant l'un, gâtant l'autre ; le visage en feu tant elle se remuait ; et ne goûtant à rien qu'elle n'en offrît d'abord. Vous, ma fille, vous vous tenez à l'écart comme une timide invitée. Je vous en prie. Je vous en prie. Veuillez souhaiter la bienvenue à ces amis inconnus. Il n'est pas d'autre moyen de nous les attacher que de lier connaissance avec eux. Cessez donc de rougir et montrez-

vous la vraie maîtresse de cette fête. Allons ! Allons ! Approchez-vous ! Vous devez accueillir nos tondeurs de moutons si vous voulez que vos moutons prospèrent.

PERDITA, *à Polixénès.* — Monsieur, soyez le bienvenu — puisque c'est la volonté de mon père que je fasse les honneurs de ce jour. *(A Camillo :)* Vous êtes le bienvenu, monsieur. Donne-moi ces fleurs, Dorcas... Veuillez accepter, messieurs, ces bouquets de rue et de romarin. Ce sont des fleurs qui gardent leur parfum et leur éclat tout l'hiver. Qu'elles nous rappellent à votre mémoire, à votre sympathie. Vous êtes ici chez vous.

POLIXÉNÈS. — Bergère, jolie bergère, elles sont bien assorties à nos âges, ces fleurs d'hiver que vous nous offrez !

PERDITA. — C'est une pensée qui ne me serait point venue, messire. Et je veux que vous la chassiez. Laissez-moi donc vous offrir d'autres fleurs, puisqu'il en est ainsi. Tenez. Voici de la lavande odorante, de la menthe, de la sarriette, de la marjolaine ; voici des soucis qui se couchent avec le soleil et s'éveillent tout en pleurs avec lui. Ce sont les fleurs de l'été, qui conviennent au milieu de la vie. Et de nouveau, messires, la bienvenue !

CAMILLO. — Si j'appartenais à votre troupeau, je cesserais de paître, bergère, pour ne me repaître que de votre vue.

PERDITA. — Croyez-vous que la bergère serait contente ? Vous deviendriez si maigre que les bises de janvier vous transperceraient de part en part ! *(A Florizel :)* Pour vous, mon beau seigneur, je voudrais avoir des fleurs de printemps qui pussent s'accoupler à la fraîcheur de votre âge. *(Aux autres :)* Et pour vous aussi, mes amis, mes amies. Je voudrais avoir les fleurs du renouveau : les narcisses qui apparaissent juste avant l'hirondelle et qui adoucissent de leur beauté les giboulées de mars ; les violettes, plus soyeuses que les yeux de Vénus, plus tendres que son souffle ; les primevères, qui meurent vierges et pâles comme des jeunes filles ; les coucous, les iris de toute espèce, et notamment les fleurs de lis, que je préfère aux autres. Je vous en aurais fait des guirlandes, des colliers, des diadèmes... *(A Florizel :)* Vous, mon ami, je vous en aurais recouvert tout entier.

FLORIZEL. — Comme un corps sur son lit funèbre ?

PERDITA. — Non, comme un corps qui ne doit s'abîmer que vivant dans mes bras, et sur un lit de fleurs qu'on réserve au repos et aux jeux de l'amour. Allons ! Prenez vos fleurs. Il me semble que je joue ma partie comme je l'ai vu faire aux pastorales de la Pentecôte, et que je perds tout naturel. Ce doit être ce déguisement...

FLORIZEL. — Non, Perdita. Si la perfection comportait des degrés jusques à l'infini, c'est sans cesse que vous les graviriez. Ce que vous faites surpasse toujours ce que vous venez de faire. Quand vous parlez, je ne me lasserais point de vous entendre et de vous écouter ; quand vous chantez, vous me ravissez à tel point en extase que je voudrais vous voir faire en chantant les choses les plus quotidiennes. Vous voir vendre, acheter, prier et faire l'aumône en chantant ; en chantant donner chez vous des ordres ; quand vous dansez, je voudrais que vous soyez une vague de la mer, tant il semble que votre nature soit de danser comme elle. Chacune de vos façons d'agir, si délicieuse en son moindre détail, couronne si bien votre geste qu'elle fait de toutes vos actions des reines tour à tour.

PERDITA. — Comme vos louanges sont excessives, Doriclès ! Comme il faut que je vous connaisse bien pour vous croire sincère !

FLORIZEL. — Venez ! Venez, Perdita ! Votre main, je vous prie. C'est notre danse. Ainsi s'accouplent les tourterelles qui ne veulent point se séparer.

PERDITA. — Je ne le veux pas plus qu'elles, mon doux seigneur.

Ils s'éloignent.

POLIXÉNÈS. — Voilà bien la plus jolie fille de vilain qui ait jamais couru sur le gazon ! Il n'est rien dans son air ou dans ses actions qui ne respire autre chose qu'elle-même, je ne sais quoi de plus grand que son apparence, de plus noble que ce qui l'entoure.

CAMILLO. — Regardez. Il lui dit quelque chose qui lui met le sang aux joues.

LE RUSTRE, *enlaçant Mopsa.* — Allons ! En avant, la musique !

DORCAS. — Si c'est Mopsa que tu courtises à cette heure, faudra prendre de l'ail pour ne pas trop souffrir de ses baisers !

MOPSA. — Dis donc ! Dis donc !

LE RUSTRE. — Ah ! non. Non. Plus un mot. Vous n'allez pas commencer à vous disputer. En avant, la musique !

Musique. Danse de bergers et de bergères.

POLIXÉNÈS. — Dis-moi, berger, quel est donc le beau jeune homme qui danse avec ta fille ?

LE BERGER. — On l'appelle Doriclès, et il prétend avoir de riches pâturages. C'est une chose que je n'ai pas vérifiée, mais je crois ce qu'il dit. C'est un garçon qui est franc comme le ciel bleu. Il dit qu'il aime ma fille, et je le crois aussi. Car il pourrait vous rester là des heures à lui déchiffrer l'âme au fond des yeux, plus extatiquement que ne ferait la lune sur l'eau d'un lac tranquille. D'ailleurs, pour parler franc, messire, je ne saurais décider à un demi-baiser près, lequel des deux est plus amoureux de l'autre.

POLIXÉNÈS. — Elle danse avec grâce.

LE BERGER. — Elle fait tout avec grâce. Je ne devrais pas le dire, mais si le jeune Doriclès persiste dans son choix, elle lui apportera telles choses en ménage qui le surprendront bien agréablement.

Entre un Valet.

LE VALET. — Notre maître, il y a là, devant la porte, un de ces colporteurs... Ah ! je n'en reviens pas !... Si seulement vous l'entendez un brin, vous en perdez le goût de danser au son du tambourin. Oui. Tellement c'est bien. La cornemuse elle-même ne vous ferait pas plus d'effet. Il vous chante ses airs plus vite que vous ne comptez votre argent. Il vous les souffle au visage comme s'il avait respiré des ballades, et toutes les oreilles s'efforcent de grandir pour le mieux écouter.

LE RUSTRE. — Quelle chance ! Voilà un homme qui a le sens de l'à-propos. Qu'il entre ! Qu'il entre ! J'adore les ballades. J'en raffole, c'est simple. Surtout celles qui vont à contre-sens et

qui chantent un sujet triste sur une musique gaie ou une histoire drôle sur une musique triste.

LE VALET. — Il a des chansons pour tous, hommes, femmes, enfants : il en a pour toutes les tailles. Il n'est pas de mercier qui sache aussi bien que lui servir sa clientèle. Il a les plus jolies chansons d'amour pour jeunes filles et les plus décentes, ce qui est rare, mais avec des refrains si charmants, des digue-don-don, digue-don-daine, des voyez-vous-lon-la-plus-ne-m'endormirai, qu'ils vous entrent tout de suite dans la mémoire. Et aux endroits où quelque bon vaurien voudrait entendre malice et glisser une sale plaisanterie il vous a une façon de faire répondre à la fille un : « Taisez-vous, monsieur ! Vous n'irez pas plus loin ! » qui lui ferme le bec. Oui. C'est comme je vous le dis. Avec un simple « Taisez-vous, monsieur ! Vous n'irez pas plus loin ! » elle le cloue sur place et l'y laisse bouche bée.

POLIXÉNÈS. — Voilà un fameux compère, il me semble.

LE RUSTRE. — Plus fameux que tous les fameux, si ce que tu dis est vrai. Est-ce qu'il a de la marchandise un peu fraîche ?

LE VALET. — Pâh ! Il a des rubans de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, des agrafes, des galons, des jarretières, des batistes et des mousselines... Et le plus plaisant de tout, c'est qu'il vous met en chanson chacun de ses articles comme si c'était un dieu ou une déesse. Vous prendriez une chemise pour un ange à l'entendre chanter sa gloire depuis le col jusqu'au poignet.

LE RUSTRE. — Oh ! Je t'en prie. Je t'en prie. Va vite le chercher.

PERDITA. — Et qu'il vienne en chantant, s'il lui plaît.

Entre Autolycus en chantant :

AUTOLYCUS

J'ai du tulle, j'ai du linon,
Pâles et frais comme l'écume ;
J'ai des crêpes de tous les noms,
Noirs de corbeau, plus doux que plume ;
J'ai des gants aux senteurs de rose,
De souples masques de beauté
Dont on se sert à porte close
Pour transformer la vérité ;
Colliers de jais, bracelets d'ambre,
Gorgerettes et coiffes d'or,
Parfums qu'on brûle dans les chambres,
Papillottes pour quand on dort ;
J'ai ce qui flatte et ce qui brille,
Baumes du Sud, bijoux du Nord,
Tout ce que fille, fille, fille
Veut au visage et sur le corps...
A vous, messieurs ! A vous, garçons !
Sinon vos femmes s'en iront.

LE RUSTRE. — Tu as de la chance que je sois amoureux de Mopsa. Sinon, tu ne verrais pas la couleur de mon argent.

MOPSA. — Tu m'avais promis des gants et des rubans pour les mettre à la fête. Ils arrivent à temps.

DORCAS, *à Mopsa.* — Toi, tu lui as tout donné avant de le lui promettre. Mieux vaut tout de suite que jamais. Voilà ce que tu t'es dit.

MOPSA, *furieuse, à Dorcas.* — Veux-tu te taire ! Quand il faudra que tu lui rendes, toi, et sous une autre forme, ce qu'il t'a donné en trop dans le foin, on verra si ça lui fait plaisir.

LE RUSTRE. — Eh bien ! Eh bien ! Est-ce que les filles n'ont plus aucune éducation, à présent ? Mais si ça continue, ma parole, elles vont porter leur sexe à la place du nez ? N'avez-vous pas le temps de vous jeter tous ces secrets-là à la figure au moment de traire les vaches, de vous mettre au lit ou de vous sécher devant le four ? Dites ? Et faut-il que vous éprouviez le besoin de jacasser devant les gens ? C'est encore heureux qu'ils soient eux-mêmes en train de bavarder ! Allons ! Tenez vos langues, s'il vous plaît. Et plus un mot.

MOPSA. — J'ai fini, mais tu m'achèteras un châle et une paire de gants parfumés ?

LE RUSTRE. — Oh ! Ecoute, tu n'es pas raisonnable : t'ai-je pas dit comme j'ai rencontré ce fripon sur la route, et comme il m'a filouté tout mon argent ?

AUTOLYCUS. — En effet. En effet, monsieur.

LE RUSTRE. — Comment ? Qu'est-ce que tu en sais, toi ?

AUTOLYCUS. — Moi ? Rien, monsieur. Je dis simplement qu'en effet ce pays regorge de vauriens et qu'il est pour le moins prudent de s'en méfier.

LE RUSTRE. — Pas ici, en tout cas ! Qu'est-ce que tu as, là ? Des ballades ?

MOPSA, *au Rustre.* — Des ballades imprimées ? Oh ! Je t'en prie, achète-m'en. Les imprimées, ce sont les seules que j'aime.

LE RUSTRE. — Pourquoi ?

MOPSA. — Parce qu'on est sûr que ce qu'elles racontent est vrai.

LE RUSTRE. — Et pourquoi est-ce qu'on en est sûr ?

MOPSA. — Ben ! parce qu'elles sont imprimées, pardi !

AUTOLYCUS. — En voici une sur un fort joli ton de mélopée. On y voit comment la femme d'un usurier accoucha d'un seul coup de vingt sacs pleins d'argent...

MOPSA. — Non ?

AUTOLYCUS. — Comme j'ai l'honneur de vous le rapporter.

LE RUSTRE. — Ce n'est pas vrai.

AUTOLYCUS. — Ça s'est passé il y a un mois.

DORCAS. — Dieu me garde d'épouser un usurier !

AUTOLYCUS. — Tenez. Regardez. Il y a même la signature de la sage-femme, une certaine dame On-Dit, de la célèbre famille des On-Dit, et celle de cinq ou six honorables commères qui assistaient à la chose. Croyez-vous que je sois homme à colporter d'infâmes calomnies ?

MOPSA, *au Rustre.* — Il a raison. Achète-la. Achète-la.

LE RUSTRE. — Eh bien ! Mets-la toujours de côté. Est-ce que tu n'en as pas d'autres ?

AUTOLYCUS. — Tenez. En voici une admirable. Elle conte l'histoire du poisson qui apparut sur la côte le mercredi quatre-vingt d'avril, en chantant une chanson sur les filles sans cœur. C'était une femme qui avait été changée en poisson pour avoir refusé de faire l'amour avec son amoureux. Triste, mais vrai !

LE RUSTRE. — Mets-la de côté aussi. A une autre. A une autre.

AUTOLYCUS. — Ah ! En voici une très jolie et très gaie. Elle se chante sur l'air de : « Deux

femmes aimaient un homme », vous savez ? la chanson que chantent toutes les filles de l'Ouest ?

MOPSA. — Oui. Oui, Nous la connaissons.

MORCAS. — Nous avons appris l'air l'an dernier.

MOPSA. — Nous pouvons vous la chanter aussi. Elle est à trois parties. Qui fera la troisième ?

AUTOLYCUS. — Moi, parbleu ! C'est mon métier, les belles ! Vous y êtes ?

DORCAS. — Nous y sommes.

AUTOLYCUS, *chantant.*

Partez d'ici. Laissez-moi seul.
Je ne veux d'autre compagnie
Que mes fidèles épagneuls.

MOPSA

Où vas-tu donc ?

DORCAS

Où vas-tu seul ?

AUTOLYCUS

Je ne veux pas que l'on m'ennuie.
Je vais où allait mon aïeul.
Je vais où ira mon filleul.
Je vais ramasser dès glaïeuls
Pour faire à l'amour un linceul.

MOPSA

Ciel ! Quelle est cette maladie ?

AUTOLYCUS

Je ne veux pas que l'on m'ennuie.

DORCAS

Quand tu juras sous un tilleul
Que je serais ta douce amie,
Hélas ! ce n'était donc pas vrai ?

MOPSA

Quand tu promis que je serais
L'unique à savoir tes secrets,
Hélas ! ce n'était donc pas vrai ?

AUTOLYCUS

Ah ! Laissez-moi ! Laissez-moi seul !
Je ne veux d'autre compagnie
Que mes fidèles épagneuls.

MOPSA

Où vas-tu donc ?

DORCAS

Où vas-tu seul ?

AUTOLYCUS

Je ne veux pas que l'on m'ennuie.

MOPSA

Est-ce à la grange ?

DORCAS

Est-ce au moulin ?

MOPSA

Réponds. Réponds.

DORCAS

Réponds, vilain.

AUTOLYCUS

Je ne veux pas que l'on m'ennuie.
Je vais où allait mon aïeul.
Je vais où ira mon filleul.
Je vais ramasser des glaïeuls.
Ah ! Laissez-moi ! Laissez-moi seul !
Je ne veux d'autre compagnie
Que mes fidèles épagneuls.

LE RUSTRE, *les interrompant.* — Chut ! Chut ! Il vaudrait mieux que nous allions chanter ça par là, entre nous. Je vois que mon père est en conversation sérieuse avec ces messieurs. Il ne faut pas que nous les dérangions. *(A Autolycus :)* Emporte tout ton fourniment et suis-moi. *(A Mopsa et à Dorcas :)* Je vous achèterai quelque chose à toutes les deux, c'est juré. Allons ! Venez !

Il sort avec Dorcas et Mopsa.

AUTOLYCUS, *à part.* — Je viens ! Je viens, mon petit ami ! Tu sauras ce que c'est que d'être écorché vif.

Il chante :

Dansons la pastourelle !
Contre très peu d'argent,
J'ai de tout, damoiselles :
Des galons, des rubans,
Des peignes, des dentelles,
Des poudres pour les dents,
Des croix, des bagatelles,
Et certains talismans
Réservés aux pucelles
Qui craignent les enfants.
J'ai de tout, damoiselles,
Contre très peu d'argent.
Dansons la pastourelle
Avec tous vos galants.

Il sort.

LE VALET, *au Berger.* — Maître, il y a là trois charretiers, trois bergers, trois bouviers, trois porchers, qui se sont couvert le corps avec des poils... Ils disent qu'ils représentent des satyres... Et ils viennent vous proposer une danse de leur façon.

LE BERGER. — Non. Non. Qu'ils s'en aillent ! Nous n'avons eu que trop de folâtreries campagnardes, aujourd'hui ; et je sens que nous fatiguons ces messieurs.

POLIXÉNÈS. — Vous ne fatiguez que ceux qui nous divertissent. Faites-nous voir ces quatre trios de pâtres, je vous en prie.

LE VALET. — L'un de ces trois, monsieur, prétend qu'il a dansé devant le roi. Et il faut dire qu'il n'est pas jusqu'au plus lourd de ces trois-là qui ne saute à vingt pieds en l'air.

LE BERGER. — Allons ! Allons ! Tu parles trop. Qu'ils entrent, puisque ces messieurs le désirent. Et fais vite.

LE VALET. — Mais ils attendent à la porte, notre maître !

Il fait un signe. Entrent douze paysans habillés en satyres. Ils dansent, puis saluent la compagnie et sortent.

POLIXÉNÈS, *au Berger, continuant une conversation commencée pendant la danse.* — Non. Non, mon maître. Pas maintenant. Je vous apprendrai cela tout à l'heure. *(A Camillo, à part :)* Les choses vont trop loin, Camillo. Il est temps d'intervenir. *(A Florizel :)* Qu'avez-vous, beau berger ? On dirait que quelque chose vous tourmente et vous rend absent de la fête ? Ma foi ! Je vous observe, là, depuis un bon moment, et j'avoue que vos façons d'agir m'étonnent. Je n'y reconnais rien de ce que nous étions à votre âge quand nous faisions comme vous la cour à une jolie fille.

FLORIZEL. — Et comment étiez-vous, messire ?

POLIXÉNÈS. — Je ne sais pas, mais nous nous plaisions par exemple à la combler d'amusettes, de fanfreluches et d'autres cadeaux sans importance. A votre place, tenez, nous aurions dévalisé le trésor soyeux du colporteur et nous l'aurions entassé devant elle... Vous, vous l'avez laissé partir sans lui rien acheter. Songez-vous pas un peu que si votre belle vous l'impute à reproche et vous accuse d'indifférence ou de parcimonie vous serez bien empêché de lui répondre ?

FLORIZEL. — Vous faites erreur, messire. Je connais Perdita. Elle n'attache aucun prix à ces colifichets. Les présents qu'elle attend de moi sont d'autre qualité.

POLIXÉNÈS. — Ah ! vraiment ?

FLORIZEL. — Et c'est au fond de mon cœur que je les ai rassemblés pour elle. Mais de ceux-là, vous avez raison, je dois enfin lui faire publiquement offrande. Je les lui dédierai donc à haute voix devant vous. Oui, devant vous, monsieur. Et vous. En fait, je voudrais que tous les hommes m'entendent. Je voudrais que la terre et le ciel et l'univers entier m'entendent. Elle est pour moi le seul être qui compte en cette vie. Elle est le bien suprême. Ma raison d'exister. Et mon but véritable. Si la puissance du plus grand roi du monde, la beauté du plus bel adolescent, la sagesse du plus savant m'étaient soudain dévolus en partage, je les refuserais que je n'eusse en même temps le don de son amour, car c'est à son amour, c'est à son seul service que je désirerais uniquement les consacrer.

POLIXÉNÈS. — Pardieu ! Voilà une déclaration en règle.

CAMILLO. — Et dont la ferveur nous touche.

LE BERGER. — Certes. Et vous, ma fille, en avez-vous autant à lui exprimer ?

PERDITA. — Autant et plus, mon père. C'est sur mes sentiments pour lui, purs et profonds, que je mesure la profondeur et la pureté des siens. Mais je ne saurais rien dire de ce que j'éprouve aussi bien qu'il l'a fait.

LE BERGER. — Alors, marché conclu, mon fils : je vous la donne. Elle aura la même dot que vous.

FLORIZEL. — Je n'en veux point d'autre que sa vertu, que sa beauté. Un jour viendra où j'hériterai de si grandes richesses qu'il vous serait impossible de les imaginer. Pour l'heure, je vous demande seulement de nous engager officiellement l'un à l'autre.

LE BERGER. — C'est bien. Donnez-moi votre main. Et vous, ma fille, la vôtre.

POLIXÉNÈS. — Doucement, berger. Doucement. Vous oubliez quelqu'un, ce me semble. *(A Florizel :)* N'avez-vous pas un père ?

FLORIZEL. — Si. Pourquoi ?

POLIXÉNÈS. — Ne l'avez-vous pas instruit de votre décision ?

FLORIZEL. — Non, monsieur. Et je ne le ferai point.

POLIXÉNÈS. — Un père est pourtant celui qui doit, mieux que tout autre, présider aux noces de son fils ?

FLORIZEL. — Sans doute...

POLIXÉNÈS. — A moins, bien entendu, que le vôtre ne puisse plus s'occuper d'une affaire sérieuse ; que l'âge ou les infirmités aient amoindri la clarté de son intelligence ? Encore faudrait-il que ce soit à un degré extrême, qu'il ne puisse plus entendre, ni parler, ni distinguer les gens les uns des autres; qu'il soit totalement impotent et cloué dans son lit ; en bref, qu'il en soit réduit à refaire ce qu'il faisait dans son enfance. Dans ce cas, je m'incline. Et...

FLORIZEL. — Non, monsieur. Il jouit d'une excellente santé et même d'une vigueur peu commune aux hommes de son âge. Mais...

POLIXÉNÈS. — Par ma barbe blanche, s'il en est ainsi, permettez-moi de vous dire que vous le traitez là, mon garçon, de façon peu filiale. C'est lui faire bien gratuitement injure. La raison veut que mon fils se choisisse une épouse lui-même, soit ! Mais la raison veut aussi que le père, dont c'est tout le bonheur d'avoir de beaux petits-fils, ait quelques mots à dire dans une telle affaire.

FLORIZEL. — Je vous accorde bien volontiers tout cela, monsieur. Mais pour certains motifs que je dois tenir secrets, mon père ne saura rien.

POLIXÉNÈS. — Vous avez tort.

FLORIZEL. — Je ne crois pas.

POLIXÉNÈS. — Je vous en prie. Prévenez-le. C'est le moins que vous puissiez faire.

FLORIZEL. — Non.

POLIXÉNÈS. — Prévenez-le avant de rien conclure. Croyez-moi.

FLORIZEL. — Je vous répète qu'il ignorera tout.

LE BERGER. — J'avoue que je ne te comprends pas non plus. Crois-tu donc que ton père réprouverait ton choix ? Certainement pas, voyons. Préviens-le, mon garçon.

FLORIZEL. — Non, non et non. Pour la dernière fois : non. Je vous en prie, monsieur. Tenez votre parole et procédons à notre engagement.

POLIXÉNÈS, *se découvrant.* — A votre divorce, jeune sire, que je n'ose plus appeler mon fils tant j'éprouve de honte ! *(Au Berger :)* Toi, vieux traître, je suis fâché de penser que la pendaison n'abrégera guère ta vie de plus d'une semaine. *(A Perdita :)* Toi, frais échantillon de parfaite sorcière, qui devais forcément savoir quel imbécile héritier de couronne royale était tombé sous ta coupe...

LE BERGER. — Grands dieux !

POLIXÉNÈS. — ... Je te jure qu'on t'écorchera si bien la peau avec des ronces qu'on rendra ton enveloppe égale à ta condition. *(A Florizel :)* Quant à toi, petit insensé, écoute bien mes paroles avant que de me suivre et de rentrer à la cour. Si j'apprends jamais que tu as seulement poussé le plus léger soupir après cette donzelle, je te raye de ma succession, je t'exclus de mon sang et de mon parentage. Au demeurant — et je n'ai pas accoutumé de menacer en vain — qu'il advienne à cette intrigante de te rouvrir sa porte, ce ne sera pas seulement toi, mais sa mort qu'elle pressera dans ses bras.

Il sort.

PERDITA. — Voilà. Tout est perdu. C'est fini, mon amour. Je n'ai point tremblé de peur autant que je l'eusse pensé. Une ou deux fois j'ai même été sur le point de parler pour lui dire qu'après tout nous avions tous ici-bas le même droit au bonheur, et que le soleil — son maître ainsi qu'il est le nôtre — s'il entre en son palais n'en pénètre pas moins dedans notre chaumière. Mais à quoi

bon ? *(A Florizel :)* Il faut vous en aller, seigneur. Rappelez-vous. J'avais prévu tout ce qui vous arrive, je vous avais supplié de songer à tout ce qui nous sépare. Mais, hélas ! vous avez su m'entraîner dans un rêve impossible. Le réveil en est rude. Adieu, messire. Je ne jouerai pas à la reine une minute de plus. La bergère retourne auprès de ses brebis. Elle y pourra pleurer.

Le Berger, *à Florizel.* — Seigneur, vous avez mal fait. Vous avez perdu un homme de quatre-vingt-trois ans qui pensait avoir le droit de mourir dans le lit où son père était mort, de reposer ensuite au tertre où il repose. Par votre faute, c'est le bourreau qui me passera mon suaire, c'est lui qui me jettera dans la fosse où jamais un prêtre ne vient bénir la moindre pelletée de terre. *(A Perdita :)* Petite misérable ! Tu savais que c'était notre prince et tu n'as pas eu peur d'échanger des serments avec lui ? Ah ! Perdu ! Je suis perdu !...

Il sort.

Florizel, *à Perdita.* — Pourquoi me regardez-vous ainsi, mon amour ? Si je vous semble frappé, c'est de tristesse, non de crainte. Rien n'est changé en moi. Ce que j'étais, Perdita, je le reste : d'autant plus tendu dans mon élan vers vous qu'on me tire en arrière, et prêt à briser ma laisse si l'on m'y veut tenir.

Camillo. — Mon gracieux seigneur, vous connaissez le caractère de votre père. Je doute qu'en ce moment il se prête à discuter avec vous, et même qu'il consente seulement à vous recevoir. Croyez-en mon conseil : attendez que sa colère se soit un peu calmée avant de vous présenter devant lui.

Florizel. — Il n'est pas question que je me présente devant lui. *(Dévisageant Camillo :)* Vous êtes Camillo, naturellement ?

Camillo, *se démasquant.* — Lui-même, monseigneur.

Florizel. — Alors, allez dire à mon père que mon choix est fait : il peut me rayer de sa succession ; je reste l'héritier de mon amour.

Camillo. — Écoutez-moi, Votre Altesse...

Florizel. — Je n'écoute que ma passion. Je ne me rangerai aux lois de la raison que si ma raison obéit d'abord à ma passion. Sinon, que la folie m'emporte ! Je m'entends mieux avec elle.

Perdita. — Non, monseigneur. Il ne faut pas que vous parliez ainsi.

Florizel. — C'est pourtant le seul langage que je puisse tenir. Le seul qui soit conforme à mon amour pour toi et aux serments que je me suis prêtés à moi-même. Camillo, ni le trône de Bohême, ni la gloire que j'y pourrais atteindre, ni les splendeurs qu'éclaire le soleil, ni les trésors qui se cachent au centre de la terre, au fond des océans, ne me feraient reprendre la parole qui me lie à ma belle adorée. C'est pourquoi je vous prie, vous qui avez toujours été l'ami de mon père, de vous trouver à ses côtés lorsqu'il apprendra mon départ, d'apaiser sa fureur et de le ramener peu à peu à de meilleurs sentiments.

Perdita. — Quoi ? Vous voulez partir, monseigneur ?

Florizel. — Oui, Perdita. Nous allons partir ensemble. C'est au hasard dorénavant que nous disputerons notre vie. J'ai tout près d'ici un navire à l'ancre qui, certes, n'était pas destiné à pareille aventure, mais qu'importe ! Voici ce que vous redirez au roi, Camillo : « Votre fils est parti sur la mer avec celle qu'il aime puisque vous l'avez empêché de l'épouser sur la terre. » Pour ce qui est de notre route, je ne vous en informerai point, car je ne me soucie pas qu'on en ait connaissance. *(Prenant Perdita à part, à Camillo :)* Excusez-moi, je vous prie...

Camillo, *à part.* — Il faut, tout en le préservant du danger, tout en lui témoignant mon attachement et mon respect, que je fasse servir sa fuite à mes projets.

Florizel, *qui va pour sortir avec Perdita.* — Pardonnez-moi, Camillo. J'ai tant de choses à quoi faire face et si peu de temps pour tout décider...

Camillo. — Un mot cependant, monseigneur. Je suppose que vous avez entendu parler des modestes services que j'ai parfois rendus à votre père ?

Florizel. — Et je sais que vous avez grandement mérité de sa reconnaissance. Oui.

Camillo. — Eh bien, donc, monseigneur, puisque vous ne pouvez douter comme j'aime le roi, et, à travers lui, ce qui lui est le plus proche, c'est-à-dire votre Gracieuse Personne, adoptez, je vous en conjure, adoptez la ligne de conduite que je vais vous tracer. Sur mon honneur, je vous dirigerai vers un pays où vous serez reçu comme il convient à une Altesse Royale ; où vous pourrez épouser celle dont je vois bien que rien ni personne en effet ne doit vous séparer ; et d'où vous finirez bien par obtenir, appuyé de mon aide, le pardon et le consentement de votre père.

Florizel. — Serais-tu faiseur de miracles, Camillo ? Verrai-je en toi plus qu'un homme ? Et te devrai-je mieux que la vie ?

Camillo. — Avez-vous déjà décidé du pays où vous débarquerez ?

Florizel. — Non. Pas encore. Et je crois qu'aussi bien je laisserai faire le hasard et le vent.

Camillo. — Alors, écoutez-moi. Si vous ne changez pas de dessein, si vous êtes toujours résolu à vous enfuir, cinglez vers la Sicile, et là, présentez-vous, présentez votre belle princesse à la cour. Le roi Léontès vous ouvrira les bras comme à ses propres enfants ; la joie et l'émotion lui feront verser des larmes ; il vous demandera pardon à vous, le fils, des fautes qu'il a jadis commises envers le père et il baisera les mains de votre fraîche épousée.

Florizel. — Mais quel prétexte lui fournirai-je de ma visite, Camillo ?

Camillo. — Le plus naturel de tous : vous lui direz, dès l'abord, que le roi votre père vous envoie à lui pour le saluer et lui porter réconfort. Ensuite, ne vous inquiétez pas. Je vous indiquerai par écrit tout à l'heure la meilleure façon de vous conduire avec lui, la teneur des messages que vous serez censé lui transmettre de notre part ; j'y joindrai un bref résumé de ce qui advint jadis entre nous et que nous sommes seuls à connaître, outre certains détails qui lui marqueront à quel point vous possédez la confiance de votre père et la mienne. En un mot, vous manœuvrez de telle sorte que vous prenez à ses yeux la figure d'un ambassadeur de l'amitié. Et le tour est joué.

Florizel. — Excellent.

Camillo. — Plus encourageant en tout cas que

de vous lancer à l'aventure sur des mers mal connues, vers des rives plus ou moins hospitalières, à la rencontre de dangers presque inévitables et de maux trop certains. Car c'est vouloir lasser l'espérance elle-même que d'en chercher perpétuellement la source au fond du désespoir. Au surplus, le climat du malheur n'est pas fait pour l'amour : il lui est toujours fatal.

PERDITA. — Le mien n'en a pas peur.

CAMILLO. — Bien répondu, madame. Je doute, monseigneur, qu'il naisse de longtemps chez votre père une femme aussi parfaite.

PERDITA. — Vous me rendez confuse, messire.

FLORIZEL. — Ah ! comme tu vois juste, Camillo ! Oui. C'est une créature exquise. On dirait qu'un sens naturel d'une extraordinaire sûreté lui tient lieu de naissance. Elle en remontrerait d'instinct sur les meilleurs principes aux gens qui les enseignent, et...

PERDITA. — Cessez de parler de moi, seigneur. Je vous en prie ! Pensez plutôt à ceci : nous ne sommes guère équipés l'un et l'autre en héritiers du trône de Bohême, et lorsque nous débarquerons en Sicile...

CAMILLO. — Vous y pourrez disposer de tout ce que j'y possède. Les biens que j'ai gardés en Sicile sont assez importants. Laissez-moi me considérer comme l'auteur de la pièce que vous allez jouer là-bas et permettez-moi de la monter à mes frais. Voici donc ce que vous ferez dès que vous toucherez terre...

Ils s'éloignent. Entre Autolycus sans les voir.

AUTOLYCUS. — Merci, mon Dieu, qui avez fait l'honnêteté sur la terre ! Merci à vous qui avez fait la confiance ! J'ai bazardé sans coup férir toute ma friperie. Vous m'offririez la fortune du roi contre un bijou en simili que je ne pourrais pas vous le donner. Il est vrai que personne ne m'offrira la fortune du roi, ce qui est une consolation. La boutique est fermée pour cause de réassortiment. Je n'ai plus un ruban. Je n'ai plus un miroir. Pas le plus petit rien de rien. La panse de ma balle est aussi flasque qu'un ventre de vieille femme à jeun ! Si vous les aviez vus se bousculer en foule devant mon éventaire, vous en ririez encore. C'était à qui m'en achèterait le plus. Exactement comme si ma camelote était bénie du Saint-Père lui-même, portait bonheur ou guérissait les maladies du sexe. Et naturellement, les idiots, de montrer à qui mieux mieux l'intérieur de leur bourse ! Mais, en fait, je dois tout à cet innocent que j'avais déjà si bien arrangé l'autre jour sur la route. Celui-là ! il ne pensait qu'à la chanson des filles. Il fallait qu'il l'apprenne tout entière ou qu'il meure ! Et l'air et les paroles et tout. Ce qui a si bien collé contre moi le reste du troupeau que tous leurs sens se sont figés dans leurs oreilles. Admirable. Admirable. Tu pouvais pincer une fille à la fesse, la fesse était privée de sentiment ; châtrer une braguette de sa bourse ou limer un trousseau de clés attachées à des chaînes, on n'écoutait que la chanson de monsieur. Extase et léthargie ! Merci, mon Dieu, qui avez fait la jobarderie sur la terre ! Merci à vous, qui avez fait la sainte badauderie ! J'ai soulevé ou coupé la plupart de leurs porte-monnaies ; et si le vieil abruti n'était pas tout à coup venu faire du vacarme contre sa fille et le fils du roi et effrayer les corneilles qui me mangeaient l'avoine dans la main, je n'aurais point laissé une seule bourse en vie dans toute leur armée !

Camillo, Florizel et Perdita reviennent sur le devant de la scène.

CAMILLO, *continuant la conversation.* — Oui, mes lettres, arrivant en même temps que vous, dissiperont ce doute.

FLORIZEL. — Et celles que vous recevrez de Léontès...

CAMILLO. — Apaiseront votre père.

PERDITA. — Le ciel vous entende, messire ! Vous ne nous dites rien qui ne soit de bon augure.

CAMILLO, *apercevant Autolycus.* — Tenez ! Nous allons nous servir de cet homme. Il arrive à propos.

AUTOLYCUS, *à part.* — S'ils ont entendu ce que je viens de dire, je suis fait : c'est la corde !

CAMILLO. — Eh bien, mon brave, pourquoi trembles-tu ? Est-ce à cause de nous ? Tu n'as pourtant rien à craindre. On ne te veut pas de mal.

AUTOLYCUS. — Je suis quelqu'un qui est dans la pauvreté, monsieur !

CAMILLO. — Parfait ! C'est un état que personne ne songera à te prendre ! Cependant, pour ce qui est de l'apparence de cette pauvreté, tu vas l'échanger avec nous. Oui. Oui. Déshabille-toi. Et immédiatement.

AUTOLYCUS. — Que je me déshabille, monsieur ?

CAMILLO. — Je conçois que cela te surprenne, mais il y a là un cas de force majeure. Allez ! Déshabille-toi, je te dis, et change de vêtement avec ce gentilhomme. As-tu compris ? Tiens ! C'est toi qui fais une bonne affaire, mais prends quand même ceci par-dessus le marché.

Il lui donne sa bourse.

AUTOLYCUS. — Je suis quelqu'un qui est dans la pauvreté, monsieur. *(A part :)* Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

CAMILLO. — Dépêche-toi donc, bon sang ! Tu vois bien que ce gentilhomme est déjà moitié-nu.

AUTOLYCUS. — Quoi ? Vous parlez sérieusement, monsieur ? *(A part :)* Oh ! oh ! Mais il y a quelque chose là-dessous !

CAMILLO. — Ai-je l'air de plaisanter ?

AUTOLYCUS. — Alors, monsieur, je crois que je préfère vous rendre ce que vous m'avez donné. Je n'aime pas ce que je ne comprends pas.

CAMILLO, *menaçant.* — Veux-tu te déshabiller tout de suite, ou gare !

AUTOLYCUS. — Oh ! Si vous me prenez par les sentiments...

CAMILLO. — Allez ! Déboucle ! Déboucle ! Et plus vite que ça !

Autolycus et Florizel échangent leurs vêtements.

CAMILLO, *à Perdita.* — Il faut aussi vous cacher sous quelque déguisement. Vous prendrez le chapeau de votre prince et l'enfoncerez sur vos yeux. Tenez. Prenez aussi ce manteau et enveloppez-vous en jusqu'au visage. Il faut que vous puissiez monter à bord sans être reconnue.

PERDITA. — Vous êtes un bon meneur de jeu, messire. N'étaient les conjonctures, je crois que j'en rirais bien.

CAMILLO, *à Florizel.* — Etes-vous prêt, monseigneur ?

FLORIZEL. — Je pense que mon père lui-même ne reconnaîtrait plus son sang !

CAMILLO. — Votre chapeau, je vous prie. *(Il le donne à Perdita.)* Venez, madame, venez. Adieu, mon ami.

AUTOLYCUS. — Adieu, monsieur.

FLORIZEL. — O Perdita, qu'allions-nous oublier tous les deux !...

Il lui parle bas, à part.

CAMILLO, *à part.* — J'informe le roi de leur fuite, je l'entraîne derrière eux, et je retrouve mon pays.

FLORIZEL. — Voilà, Camillo. Et que la chance nous aide ! Nous allons au rivage.

CAMILLO. — Le plus vite sera le mieux.

Ils sortent.

AUTOLYCUS. — Compris. J'ai tout compris. L'oreille au guet, l'œil vif et la main leste : c'est l'A. B. C. du coupeur de bourses. Mais le flair, messieurs ! le flair ! Voilà la grande chose. Faites-vous saute-ruisseau si vous n'avez pas de flair. Que si vous en avez, je vous annonce que le temps est venu où prospèrent les aigrefins. Regardez-moi plutôt. Quel échange c'eût été sans le pourboire en plus ! Eh bien ! Pesez-moi ce pourboire après un tel échange ! En vérité, je vous le dis, les dieux cette année sont de mèche avec nous. Nous n'avons plus qu'à improviser !... Il me semble que le prince lui-même est en train d'organiser quelque chose d'assez curieusement indigne : le voilà qui déguerpit de la maison paternelle en traînant son boulet sur les talons. Supposez que je sois honnête : j'avertirai le roi. Mais je ne suis pas honnête. Donc je ne le ferai pas. Ce qui est parfaitement coquin, c'est de le lui cacher. Or je suis un parfait coquin. Donc, je le lui cacherai. Car le tout dans la vie est de savoir ce qu'on est et d'avoir de la dialectique. *(Rentrent le Rustre et le Berger.)* Oh ! oh ! Retirons-nous un peu à l'écart. Ou je m'abuse fort, ou voici venir du travail pour une cervelle active. Ne jamais oublier qu'il n'est point de ruelle, de boutique, d'église, de procès ou d'exécution capitale qui n'offre de quoi faire à l'homme vigilant !

Il se cache.

LE RUSTRE. — Mais, à la fin des fins, vous n'avez qu'à raconter au roi que c'est une enfant trouvée, qu'elle n'est donc ni de votre chair ni de votre sang.

LE BERGER. — Écoute-moi.

LE RUSTRE. — Non. Non. Vous, écoutez-moi.

LE BERGER. — Bon. Vas-y, alors.

LE RUSTRE. — A partir du moment où elle n'est pas de votre chair et de votre sang, votre chair et votre sang ne sont plus coupables envers le roi, et par conséquent votre chair et votre sang ne doivent subir de sa part aucune espèce de punition. Montrez au roi toutes les choses que vous avez trouvées près d'elle, toutes, sauf bien entendu ce qu'elle porte sur elle ; et puis ensuite laissez pisser le mérinos, c'est moi qui vous le dis. La loi chantera seule.

LE BERGER. — Oui. Oui. Tu as raison, mon garçon. Je raconterai tout au roi. Tout, jusqu'au dernier mot. Et la légèreté de son fils aussi. Parce que, enfin, on peut bien le dire, il ne s'est pas conduit plus honnêtement avec moi qu'avec son père en voulant faire de moi le beau-frère du roi.

LE RUSTRE. — Ma foi ! C'est vrai. Quand on y pense ! Dire que vous auriez pu être le beau-frère du roi. Mais savez-vous que votre sang du coup aurait enchéri de je ne sais combien l'once ?

LE BERGER. — Allons ! vite. Allons trouver le roi. Il y a dans ce paquet de quoi lui faire se gratter la barbe !

AUTOLYCUS, *à part.* — Je me demande si cette démarche ne va pas faire obstacle à l'évasion du prince ?

LE RUSTRE. — Pourvu qu'il soit au palais !

LE BERGER. — Espérons-le, mon garçon.

AUTOLYCUS. — Il y a quand même des moments où il faut être honnête ! *(Il enlève sa fausse barbe et s'avance vers les Bergers.)* Or ça, manants, où allez-vous de ce pas ?

LE BERGER. — Au palais, n'en déplaise à Votre Seigneurie.

AUTOLYCUS. — Allons, vite. Votre nom, votre âge, votre fortune, votre condition, votre affaire, sa nature, avec qui ; le contenu de ce coffre, le lieu de votre habitation, et pourquoi ce paquet ? Répondez. Et dans l'ordre.

LE BERGER. — Seriez-vous homme de cour, monsieur, s'il vous plaît ?

AUTOLYCUS. — Quoi ?

LE BERGER. — Je vous demande, monsieur, si vous ne seriez pas...

AUTOLYCUS, *éclatant.* — J'avais bien entendu ! Alors, on ne voit pas aux plis de mon manteau le drapé de la cour, dites ? Ma démarche n'a pas le rythme de la cour ? Votre nez est à ce point bouché que vous ne respirez pas l'odeur de cour que je répands partout ? Est-ce que je ne laisse pas tomber sur votre bassesse le mépris de la cour ? Enfin, verriez-vous dans ma façon de vous interroger quelque chose qui ne fût pas de la cour ?

LE RUSTRE. — Non, non, seigneur.

AUTOLYCUS. — Heureux de vous l'entendre dire. Sachez donc que des orteils aux cheveux j'appartiens à la cour et que je ne vous ordonne de me confier votre affaire que pour la retarder ou la pousser à la cour. Voilà. Et maintenant j'ai la bonté de condescendre à me commettre à vous écouter.

LE RUSTRE, *bas au Berger.* — Un seigneur. Aucun doute.

LE BERGER, *même jeu.* — Tu crois ? Ses habits sont assez riches, c'est vrai, mais il les porte mal.

LE RUSTRE, *même jeu.* — Et moi, je vous dis que c'est un grand personnage. Je reconnais ça rien qu'à sa façon de se curer les dents.

AUTOLYCUS. — Eh bien, donc ? Et d'abord, qu'y a-t-il dans ce paquet ? Qu'est-ce que c'est que ce coffre ?

LE BERGER. — Monsieur, il y a dans cette boîte et dans ce paquet des secrets que seul le roi doit apprendre. Et il les apprendra sur l'heure si seulement je parviens à lui parler.

AUTOLYCUS. — Tu perds ton temps, vieille ruine !

LE BERGER. — Qu'est-ce à dire, monsieur ?

AUTOLYCUS. — Le roi n'est pas au palais. Il est au rivage dans un joli vaisseau dessus la mer jolie, et il va partir en croisière pour aérer ses humeurs et purger sa mélancolie. Oui, mon ami. Tel que. Car si tu es capable d'élever ton esprit jusqu'à comprendre les affaires sérieuses, sache que notre bon roi est perclus de chagrins.

LE BERGER. — Oui, monsieur. C'est ce qu'on m'a dit, en effet. A cause de son fils qui voulait épouser la fille d'un berger, n'est-ce pas ?

AUTOLYCUS. — Exactement. Et si ce berger n'est pas encore sous les verrous, qu'il se sauve au plus vite ! Car les malédictions qui l'attendent et les supplices qu'on lui réserve briseraient les os et le cœur d'un démon !

LE RUSTRE. — Ha ! Vous croyez, monsieur ?

AUTOLYCUS. — Comment, si je le crois ? Mais je connais par le menu le programme des réjouissances qu'on vient de lui préparer, mon garçon ! Ah ! je n'ai pourtant pas l'âme très pitoyable, mais je ne puis m'empêcher d'en frissonner pour ce que la vengeance et l'imagination savent inventer en pareil cas : tous ceux qui sont de sa race, fût-ce au cinquantième degré, passeront par la main du bourreau. Oui. C'est peut-être dommage, mais c'est indispensable.

LE RUSTRE. — Indispensable à qui, monsieur ?

AUTOLYCUS. — A la morale, monsieur ! A la morale ! Hé quoi ? Un vieux pendard tout juste bon à siffler des brebis, un éleveur de béliers, irait prétendre à faire de sa fille une altesse royale, il traînerait notre trône dans un parc à moutons, et il ne serait pas pour le moins congrûment lapidé ? Où irions-nous, je vous le demande ? Non. Non. Ce serait encore trop peu que de toutes les morts, et la plus cruellement raffinée de toutes le châtierait encore avec trop de douceur.

LE RUSTRE. — Pardon, monsieur. Est-ce que ce vieillard n'aurait pas un fils, par hasard ? N'en auriez-vous pas entendu parler, s'il vous plaît ?

AUTOLYCUS. — Pardieu ! S'il a un fils ! Un sacripant ! Un fripon ! Qui sera écorché vif, enduit de miel des pieds jusqu'à la tête, et placé devant un nid de guêpes, où on le laissera jusqu'à ce qu'il meure aux trois quarts et demi ! Alors, on le ranimera avec de l'eau-de-vie ou autre liqueur forte, on exposera sa chair toute sanguinolente au soleil de midi et contre un mur de briques, par le jour le plus chaud que l'almanach nous prédise, et on le regardera dévorer par les mouches jusqu'à ce qu'il en crève !... Mais pourquoi parlons-nous de ces gibiers de potence dont les tourments nous donneront à sourire tant leurs crimes sont monstrueux ? Dites-moi plutôt, vous qui avez l'air de francs honnêtes gens, ce que vous voulez au roi ? Foi de gentilhomme ! Si vous savez me traiter avec le respect qui m'est dû, je vous mènerai à bord de son navire, je vous obtiendrai une audience, je lui chuchoterai pour vous deux ou trois mots dans l'oreille, et, s'il est au pouvoir d'un homme de vous obtenir satisfaction, ce sera chose faite.

LE RUSTRE, *bas, au Berger.* — Il a l'air d'avoir une influence énorme ! Je vous en prie, abouchez-vous avec lui. Et donnez-lui de l'or. Oui. Mettez un peu en contact l'intérieur de votre bourse avec l'extérieur de sa main, et vous verrez le résultat. C'est une caresse à laquelle la peau de l'homme ne résiste jamais. Et surtout ne lésinez pas. Rappelez-vous : lapidé et écorché vif !

LE BERGER, *à Autolycus.* — Heu !... Ne vous déplaise, monsieur... hum !... prendre en main cette petite affaire... heu !... J'ai là quelques pièces d'or... dont vous trouverez sûrement un excellent emploi... Heu !... Si vous estimez qu'il n'y en a pas assez... hum !... j'irai vous en chercher encore une fois autant... et je vous laisserai ce jeune homme en gage jusqu'à ce que je vous l'aie apporté ?

AUTOLYCUS. — Si je comprends bien, vous me donnerez le reste quand j'aurai fait ce que je vous ai promis ?

LE BERGER. — Oui, monsieur.

AUTOLYCUS. — C'est bien. Donnez-moi toujours ça. *(Au Rustre :)* Êtes-vous pour quelque chose dans cette affaire ?

LE RUSTRE. — En quelque sorte, oui, monsieur. C'est comme qui dirait une affaire qui me tient à la peau. Et, si c'est possible, j'aimerais énormément sortir de cette affaire sans sortir de ma peau. Aussi, monsieur, vous donnerai-je moi-même autant que ce vieillard quand l'affaire sera faite, et je vous resterai en gage, comme il le dit, jusqu'à ce qu'il vous apporte la somme.

AUTOLYCUS. — Bon. Je vous fais confiance. Marchez devant, je vous prie. Allez vers le rivage et prenez à main droite. Je vous rejoins tout de suite.

LE RUSTRE. — Venez, mon père. C'est la Providence qui a mis cet homme sur notre chemin. Je vous le dis. Une bénédiction. Une vraie bénédiction.

Ils sortent.

AUTOLYCUS. — Si j'avais la moindre intention de devenir honnête, je vois que la fortune ne me le permettrait pas : elle me fait tomber les alouettes toutes rôties dans la bouche. Voyons ! Voyons ! Me voici présentement aidé par une double chance : on me donne à la fois de l'or et le moyen de rendre service au prince Florizel. Si je ne sais m'arranger pour en tirer profit, c'est que je suis un sot. Voyons ! Je vais lui amener ces deux taupes à bord. Bon. Et là, de deux choses l'une : ou bien la supplique de ces imbéciles ne concerne pas le prince, et alors il les renvoie à terre, il me traîne dans la boue pour m'apprendre à me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais la boue et moi nous sommes de vieilles connaissances et ça ne me fera ni chaud ni froid ; ou bien cette requête intéresse le prince, et alors, Autolycus, mon doux ami, tu fais un bond dans les étoiles. Allons ! C'est dit, le sort en est jeté.

Il sort en chantant.

Si la peau de mon cou
Valait moins que la corde
Le bourreau me dirait :
« Ami, garde ton cou.
Moi, je garde ma corde. »
C'est alors qu'on rirait
De l'un à l'autre bout
Du monde
Du monde
Du monde !

SCÈNE V

En Sicile, dans le palais de Léontès. Entrent Léontès, Cléoménès, Dion, Paulina et la suite.

CLÉOMÉNÈS. — Il faut nous croire, Sire. Tout doit avoir une mesure, même l'expiation. Vous poussez la vôtre trop loin, je vous assure. Depuis plus de quinze ans vous menez le repentir d'un saint. Il est temps de vous pardonner à vous-même,

de mettre un terme à votre pénitence et d'oublier enfin le mal que vous avez commis.

LÉONTÈS. — Non, Cléoménès, non. Tant qu'il me restera une ombre de mémoire, je me souviendrai de ma reine, je me rappellerai l'horreur de mes agissements envers elle, j'en éprouverai de la honte et du remords. Je me suis privé par ma faute de la plus douce compagne qui fût au monde. Voilà l'idée qui m'habite sans cesse, qui saigne au fond de moi comme une plaie ouverte, à laquelle je ne vois pas de rémission possible.

PAULINA. — La plus douce compagne qui fût jamais au monde : vous avez bien dit, monseigneur. Quand vous épouseriez une à une toutes les filles de la terre, quand vous extrairiez de chacune ce qu'elle a de plus rare pour en former une créature idéale, celle que vous avez tuée la surpasserait encore.

DION, *avec reproche.* — Madame !

PAULINA. — Quoi donc ?

LÉONTÈS, *à Dion.* — Non, laisse. Elle a raison. C'est vrai. Je l'ai tuée. C'est moi qui l'ai tuée. Le mot correspond à la chose, hélas ! *(A Paulina :)* Seulement, si tu savais, Paulina, de quelle explosion d'amertume il me fait éclater le cœur quand je l'entends prononcer à propos de ma reine, tu aurais... Mais non ! Va ! C'est bien. J'ai mérité que l'on me traite ainsi.

CLÉOMÉNÈS, *à Paulina.* — Franchement, il est des moments où l'on douterait de votre charité.

PAULINA. — Oh ! vous ! vous êtes de ceux qui le poussent à se remarier !

CLÉOMÉNÈS. — Mais votre vrai devoir serait de l'y engager comme nous.

PAULINA. — Ne comptez pas sur moi.

DION. — Pourquoi ? Vous oubliez par trop l'intérêt de l'État et les malheurs qui menacent de fondre sur le royaume si notre bon roi (que Dieu garde !) le laisse un jour sans héritier.

PAULINA. — Et moi, je trouve que vous oubliez un peu trop les termes de l'oracle que Cléoménès et vous, justement, vous avez rapporté de Delphes. « Le roi Léontès ne trouvera pas d'héritier avant que son enfant perdu soit retrouvé. » Voilà ce qu'ont décidé les dieux. Qu'on puisse encore retrouver cet enfant, certes c'est une pensée qui défie la raison humaine autant que d'espérer revoir mon cher Antigonus. Mais qu'est la raison humaine au regard des forces qui gouvernent le monde ?

LÉONTÈS. — Cela suffit, messieurs. J'écouterai Paulina. Plût au ciel que je l'eusse toujours fait ! Je pourrais contempler encore le visage de ma bien-aimée, je pourrais encore puiser au trésor de ses lèvres...

PAULINA. — Trésor inépuisable, et qui s'enrichissait, semblait-il, de ce qu'il vous donnait.

LÉONTÈS. — Oui, Paulina. C'est exact. Et j'irais épouser une femme qui ne vaudrait pas celle que j'ai perdue ? Je la traiterais mieux qu'elle ? Non, messieurs. Ce serait provoquer ma reine à s'incarner de nouveau, à revenir vers nous, et à gémir comme une âme en peine : « Pourquoi, pourquoi pas moi ? »

PAULINA. — Parfaitement. Et c'est ce que je ferais à sa place si j'avais ce pouvoir. Je vous contraindrais à regarder les yeux de celle qui m'aurait remplacée et je vous dirais en pleurant : « Rappelle-toi les miens. »

LÉONTÈS. — Des étoiles ! Ils étaient les étoiles d'une nuit qui n'appartenait qu'à moi. Ne crains pas que je me remarie, Paulina. Je ne me remarierai jamais.

PAULINA. — Je ne vous en demande pas tant, monseigneur. Jurez-moi seulement de ne pas vous remarier sans mon consentement.

LÉONTÈS. — Je te le jure, mon amie.

PAULINA. — Messieurs, je vous fais témoins.

CLÉOMÉNÈS. — Vous exigez trop de Sa Majesté, madame, et...

PAULINA. — Non. Non. C'est juré. Cependant, si notre roi désire un jour revenir sur cette décision, qu'il ne cesse pas pour autant de me faire confiance et qu'il me laisse alors le soin de lui choisir une reine. *(A Léontès :)* Elle ne sera pas aussi jeune, bien sûr, que celle d'autrefois, Sire ; mais je m'engage à vous en trouver une ainsi faite que si l'ombre d'Hermione hante votre palais, elle ne pourra que se réjouir de la voir dans vos bras.

Entre un Gentilhomme.

LE GENTILHOMME. — Pardonnez-moi, je vous prie...

LÉONTÈS. — Qu'y a-t-il ?

LE GENTILHOMME. — Un jeune homme est là, monseigneur, qui se dit le prince Florizel, fils de Polixénès...

LÉONTÈS. — Comment dites-vous ?

LE GENTILHOMME. — Je dis...

LÉONTÈS. — Florizel, le fils du roi de Bohême ?

LE GENTILHOMME. — Oui, Votre Grâce. Et sa jeune princesse est aussi là avec lui.

LÉONTÈS. — Qu'est-ce que cela signifie ? Aucun message officiel ne nous a prévenus de cette visite. Il faut que ce soit le fait du hasard ou de la nécessité. A-t-il une suite avec lui ?

LE GENTILHOMME. — Oh ! bien petite, Sire, et de piètre apparence,

LÉONTÈS. — Ah ?... Et sa princesse l'accompagne, dites-vous ? Tout cela est fort étrange. Enfin, n'importe ! Qu'ils entrent immédiatement.

CLÉOMÉNÈS. — Les voici. Votre Altesse.

Entrent Florizel et Perdita.

LÉONTÈS. — Mon jeune seigneur, je m'étonnais, à l'instant, de votre arrivée impromptue et je doutais que ce fût bien le fils du roi Polixénès qui me vînt ainsi visiter sans plus de cérémonie, mais vous entrez, toute équivoque, toute hésitation se dissipe, il suffit de vous apercevoir pour éprouver avec quelle fidélité votre mère a su reproduire en vous les traits de son beau compagnon. C'est à ce point que, si j'avais vingt ans, je vous appellerais mon frère comme lui et que je m'amuserais à monter avec vous une de ces espièglerie inédites dont nous avions le secret. Votre ravissante princesse et vous, mon enfant, vous êtes les bienvenus. *(Un temps.)* Pardonnez-moi. A vous voir ainsi devant moi tous les deux je ressens une émotion violente. J'ai perdu jadis un fils et une fille qui fussent devenus, je pense, aussi gracieux que vous. Par folie, j'ai perdu vers le même temps la société et l'amour de votre excellent père. Or sachez que, dans la misère morale où je me débats depuis, s'il est un seul point lumineux, c'est l'espoir que je garde encore de le revoir, ne fût-ce qu'une seule fois, avant de disparaître.

FLORIZEL. — C'est sur son ordre exprès, Sire, que j'ai touché la Sicile. Je vous apporte de sa part tous les messages d'affection qu'un roi peut

dépêcher à un autre roi, son ami. Il vous assure par ma bouche qu'il n'eût pas hésité à entreprendre lui-même ce long voyage si l'âge et les infirmités ne l'en eussent retenu. Car, me répétait-il encore avant de nous séparer, dis bien au roi Léontès que je l'aime toujours plus qu'aucun être au monde.

LÉONTÈS. — Ah ! prince, vous m'apportez la même sorte de joie que le printemps à la terre ! *(Désignant Perdita :)* Mais fallait-il exposer une pareille merveille aux fatigues d'une traversée redoutable pour venir saluer un homme qui le mérite si peu ?

FLORIZEL. — Mon bon seigneur, nous arrivons ensemble de Libye...

LÉONTÈS. — De Libye ?

FLORIZEL. — Oui, Sire. Vous avez devant vous la fille de l'illustre Smalus, qui en est le souverain. Nous ne l'avons quitté que pour vous venir voir. Un heureux vent du Sud n'a cessé, par bonheur, de nous favoriser jusques à vos rivages, où j'ai dû congédier les meilleurs de mes gens pour qu'ils aillent annoncer à mon père mon succès en Libye et ma bonne arrivée chez vous.

LÉONTÈS. — Que le ciel nous aide, mes enfants, à faire de votre séjour en Sicile la plus douce des lunes de miel, et...

Il est interrompu par un Gentilhomme qui entre rapidement.

LE GENTILHOMME. — Sire ! Sire ! ce que je vais vous raconter ne serait pas croyable si je n'en venais pas d'être témoin moi-même. Sire, le roi de Bohême en personne me charge de vous saluer.

LÉONTÈS. — Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie, monsieur ?

LE GENTILHOMME. — Mais je ne plaisante pas, Votre Grâce. Il vous demande de faire arrêter immédiatement son fils qui s'est enfui de chez lui avec une bergère.

LÉONTÈS. — Quoi ?

LE GENTILHOMME. — Oui. Oui. Je vous avais averti, Sire. Toute cette affaire est à peine concevable. Et mon discours se ressent sûrement de la stupeur où elle m'a d'abord plongé comme vous. Mais les faits n'en sont pas moins là.

LÉONTÈS. — Comment ? Comment ? Polixénès ici ?

LE GENTILHOMME. — Mais oui, seigneur. Ici. Dans votre ville. Je le quitte à l'instant. Il se hâtait vers votre palais pour rattraper son fils lorsqu'il a rencontré sur son chemin le père et le frère de cette soi-disant princesse, qui ont quitté la Bohême en même temps que le prince.

PERDITA, *à Florizel.* — Quelqu'un nous a trahis, monseigneur.

FLORIZEL. — Ce ne peut être que Camillo.

LE GENTILHOMME, *à Florizel.* — Vous pourrez vous en expliquer avec lui, seigneur. Il accompagne votre père.

LÉONTÈS. — Camillo ?

LE GENTILHOMME. — Camillo, Votre Altesse. Je lui ai parlé aussi. Il est en train de faire subir un interrogatoire aux deux parents de cette demoiselle. Je n'ai jamais vu personne trembler aussi fort qu'eux. Ils sont à genoux par terre, baisent les pieds de Camillo et se contredisent à chaque mot qu'ils prononcent. Le roi de Bohême, lui, refuse de rien entendre et n'arrête pas de les menacer de mort.

PERDITA. — Mon Dieu !

LÉONTÈS, *à Florizel.* — Enfin, voyons ! Voyons ! N'êtes-vous pas mariés ?

FLORIZEL. — Non, seigneur.

LÉONTÈS. — Et elle n'est pas fille de roi ?

FLORIZEL. — Non, seigneur.

LÉONTÈS. — Ainsi donc, cette histoire invraisemblable est vraie ?

FLORIZEL. — Sire, je vous en supplie. Nous nous aimons tous deux d'un tel amour que ni la volonté paternelle ni la mauvaise chance ne nous changeront le cœur. Notre infortune ne touchera-t-elle pas le vôtre ? Vous vous rappeliez avec émotion tout à l'heure le temps où vous aviez notre âge ; vous en retrouviez en vous l'écho et sur nous le reflet. Au nom de votre jeunesse, au nom de ceux que vous avez perdus, soyez-nous indulgent, faites-vous auprès de mon père l'avocat de notre bonheur. Et nous vous bénirons.

LÉONTÈS. — C'est bien, mon cher seigneur. J'aurais mauvaise grâce à vous refuser mon aide. Nous plaiderons votre cause du mieux que nous pourrons. Il y a dans votre couple une harmonie si rare qu'on ne saurait résister bien longtemps au charme qu'elle dégage. Du moins me semble-t-il. Allons ! Venez tous deux.

Ils sortent.

SCÈNE VI

En Sicile, devant le palais de Léontès. Entrent Autolycus et un Gentilhomme.

AUTOLYCUS. — Et vous avez assisté à toute la scène, monsieur ?

PREMIER GENTILHOMME. — Non. J'étais là à l'ouverture du paquet et j'ai seulement entendu le vieux berger raconter comment il l'avait trouvé. C'est alors que, le premier moment de saisissement passé, on nous pria tous de bien vouloir sortir. J'ai toutefois eu le temps d'entendre le berger dire qu'il avait découvert l'enfant à côté du paquet.

AUTOLYCUS. — Ma foi ! Je suis furieusement curieux d'apprendre la fin de l'histoire.

PREMIER GENTILHOMME. — Moi aussi. *(Entre un autre Gentilhomme.)* Ah ! tenez, voici quelqu'un qui en sait peut-être davantage. Eh bien, Roggero ?

DEUXIÈME GENTILHOMME. — Des feux de joie, messieurs ! Qu'on allume des feux de joie partout ! Il paraît que la fille du roi est retrouvée. Il y a depuis une heure une telle profusion de miracles que les faiseurs de ballades ne parviendront jamais à les chanter tous comme il faut. *(Entre un troisième Gentilhomme.)* Notre roi pressait sa fille contre lui en pleurant, demandait pardon au roi de Bohême, revenait à sa fille en balbutiant : « Ta mère ! Ta mère ! », retournait à Polixénès, embrassait son beau-fils, remerciait le berger, remerciait le jeune rustre, remerciait tout le monde...

PREMIER GENTILHOMME. — Et sait-on ce qu'il est advenu du seigneur Antigonus ?

TROISIÈME GENTILHOMME. — Oui. Cette histoire-là aussi ressemble à un vieux conte. Il paraît qu'il a été mis en pièces par un ours. C'est ce que le fils du berger raconte, qui a vu la scène de loin et qui a pu recueillir un mouchoir et des bagues que Paulina reconnaît.

DEUXIÈME GENTILHOMME. — Et comment lady Paulina a-t-elle réagi ?

TROISIÈME GENTILHOMME. — Elle se partageait entre le deuil et la joie. Elle avait un œil baissé vers le sol pour pleurer son mari et l'autre levé vers le ciel pour remercier celui-ci d'avoir accompli l'oracle. Mais surtout elle soulevait de terre la princesse et l'étreignait contre elle.

PREMIER GENTILHOMME. — Sont-ils toujours au palais ?

TROISIÈME GENTILHOMME. — Non. La princesse a entendu parler de la statue de sa mère que Paulina avait commandée au grand sculpteur Julio Romano et que celui-ci vient d'achever après plusieurs années de travail. On dit qu'il a fait une Hermione si semblable à Hermione elle-même qu'on est tenté de lui adresser la parole. C'est donc chez lady Paulina qu'ils doivent se trouver à présent.

DEUXIÈME GENTILHOMME. — Pourquoi n'irions-nous pas les joindre, messieurs ? Il me semble que nous ne sommes pas de trop et qu'à pareille fête convient une compagnie nombreuse ?

PREMIER GENTILHOMME. — Certes. Et je ne sais pas pourquoi, mais j'ai l'impression que nous assisterons peut-être à de nouveaux prodiges.

Sortent les Gentilhommes.

AUTOLYCUS, *resté seul.* — Tenons-nous bien ! Tenons-nous bien ! Si ma chance se maintient ou plutôt, disons-le, s'il est une justice sur terre, c'est maintenant que les faveurs vont vraiment me pleuvoir sur la tête. Il y a bien cette toute petite chose que je traîne à mes grègues et qui s'appelle mon passé, mais avouez avec moi qu'il faudrait avoir l'esprit fort étroit pour m'en tenir encore rigueur dans la joie générale qu'après tout on me doit. Car enfin c'est moi, ce n'est nul autre, qui ai eu l'idée d'amener le vieillard et son fils sur le bateau du prince, c'est moi qui le premier ai flairé leur coffret comme une boîte à surprise. Et si le mal de cœur, puisqu'il faut l'appeler par son nom, n'avait pas sur nous tous exercé ses ravages dès la sortie du port et ne nous avait contraints de ne penser à rien d'autre qu'à retenir notre âme sur le bord de nos lèvres — et quand je dis notre âme, c'est parce que je deviens un homme du monde — la vérité grâce à moi se serait fait jour bien plus tôt. *(Entrent le Berger et le Rustre.)* Oh ! oh ! mais qu'aperçois-je ? Voilà ceux à qui j'ai fait du bien sans le vouloir ! Ma parole, on dirait que leur nouvelle fortune leur a déjà fait crever la chrysalide !

LE BERGER, *au Rustre.* — Viens, mon garçon ! J'ai malheureusement passé l'âge d'avoir d'autres enfants, mais tes fils et tes filles seront gentilshommes de naissance.

LE RUSTRE, *apercevant Autolycus.* — Ah ! vous voilà, monsieur ? Je vous rencontre fort à propos, ma foi ! Vous avez refusé l'autre jour de vous battre avec moi sous prétexte que je n'étais pas un gentilhomme de naissance. Est-ce que vous voyez ces habits, dites-moi ? Vous les voyez ? Bon. Eh bien, tâtez-les maintenant. Prétendez-vous aussi que ces manteaux ne sont pas des gentilshommes de naissance ? Et persistez-vous à nier la qualité de gentilhomme de naissance à celui qui les porte ?

AUTOLYCUS. — Dieu m'en garde ! monsieur. Je vois, je sens, je sais que vous êtes désormais un pur gentilhomme de naissance.

LE RUSTRE. — Comment, désormais ? Sachez qu'il y a quatre heures bien comptées, monsieur, que je suis à chaque minute un gentilhomme de naissance.

LE BERGER. — Et moi de même, mon garçon.

LE RUSTRE. — Et vous aussi. Mais moi, je l'ai été avant vous. *(A Autolycus :)* Oui, monsieur. J'ai été gentilhomme de naissance avant mon père. Car le fils du roi m'a pris par la main et m'a appelé frère ; et alors les deux rois ont appelé mon père frère ; et alors le prince mon frère et la princesse ma sœur ont appelé mon père père ; et alors nous avons pleuré et ce sont les premières larmes de gentilshommes de naissance que nous ayons versées.

LE BERGER. — J'espère que nous vivrons assez, mon fils, pour en verser beaucoup d'autres en pareilles occasions.

LE RUSTRE. — Certes. Sinon ce ne serait vraiment pas la peine d'avoir atteint à une situation aussi rétro... rétro...

LE BERGER. — ... grade ?

LE RUSTRE. — Non, monsieur. Rétro... Rétro...

AUTOLYCUS. — ... active ?

LE RUSTRE. — Merci, monsieur !

AUTOLYCUS. — Et maintenant, monseigneur, je vous supplie bien humblement de me pardonner toutes les petites fautes que j'ai commises envers Votre Seigneurie et de bien vouloir consentir à parler de moi chaudement à son frère le prince.

LE BERGER. — Mais oui, fais cela, mon fils. Nous devons devenir gentils puisque à présent nous sommes gentilhommes.

LE RUSTRE. — Attendez ! *(A Autolycus :)* As-tu l'intention de réformer ta manière de vivre ?

AUTOLYCUS. — Sans hésiter, monseigneur, si cela doit plaire à Votre Seigneurie !

LE RUSTRE. — Alors, donne-moi la main. Je jurerai au prince qu'il n'y a pas en Bohême un garçon plus honnête que toi.

LE BERGER. — Tu peux peut-être le dire, mon garçon, mais je crois que tu aurais tort de le jurer.

LE RUSTRE. — Comment ? Ne pas le jurer, maintenant que je suis gentilhomme ? Sachez une fois pour toutes, mon père, que les manants et les bourgeois disent les choses, mais que les gentilshommes les jurent.

LE BERGER. — Même quand c'est faux, mon fils ?

LE RUSTRE. — Quand c'est faux, c'est une raison de plus ! *(A Autolycus :)* Je vais jurer au prince que tu es un gaillard qui n'a pas froid aux yeux et qui ne se saoûle jamais.

AUTOLYCUS. — Je ferai de mon mieux, monseigneur ! Et arrive que plante !

LE RUSTRE. — Bravo ! Voilà qui est parler ! Allons ! viens. Les rois nos pères et les princes nos frères vont aller voir la statue de la reine notre mère. Suis-nous. Tu fais à l'avenir partie de notre suite.

Ils sortent.

SCÈNE VII

Une chapelle dans la maison de Paulina. Entrent Léontès, Polixénès, Florizel, Perdita, Camillo, Paulina, des Seigneurs et des gens de la suite.

LÉONTÈS. — Est-ce dans cette chapelle, Paulina, que tu as placé la statue de notre bien-aimée ?

PAULINA. — Oui, monseigneur. Vous allez voir un ouvrage qui simule la vie d'aussi vivante façon qu'un paisible sommeil simule la vraie mort. Regardez, et dites-moi si ce n'est pas admirable. *(Elle tire un rideau et découvre Hermione debout et immobile comme une statue.)* J'aime votre silence. J'y sens votre surprise et votre émerveillement.

LÉONTÈS. — Quelle pose naturelle ! Accable-moi de reproches, chère image de pierre, afin que je puisse dire que tu es vraiment Hermione. Ou plutôt non. C'est en te taisant en effet que tu lui ressembles le plus, car tu étais douce comme la grâce et tendre comme l'enfance. *(A Paulina :)* Mais, dis-moi, Paulina, Hermione n'avait pas ces rides ; elle n'était point marquée par l'âge comme on le voit ici ?

POLIXÉNÈS. — Non, certes. A beaucoup près.

PAULINA. — L'art du sculpteur n'en est donc que plus grand, monseigneur. Il a vraiment voulu faire œuvre de nature et nous représenter la reine, non telle qu'elle était il y a plus de seize ans, mais telle qu'elle serait aujourd'hui, vivante, devant vous.

LÉONTÈS. — Oui... oui... Tu as raison... Telle qu'elle pourrait, telle qu'elle devrait être si je ne l'avais pas... Ah ! C'est ainsi qu'elle se tenait à mes côtés, pleine de réserve et de majesté, quand je lui fis ma cour pour la première fois !... Comme j'ai honte, mon Dieu ! Comme j'ai mal ! J'ai l'impression que cette pierre m'accuse d'avoir été plus insensible qu'elle-même !

CAMILLO. — Calmez-vous, Votre Altesse !

PAULINA. — En vérité, Votre Altesse, si j'avais pu supposer que la vue de cette pauvre image pût vous bouleverser ainsi, je ne vous l'aurais pas montrée.

LÉONTÈS. — Non. Non. Je veux la regarder encore. Ne tire pas ce rideau.

PAULINA. — Je crois pourtant, monseigneur, que cela vaudrait mieux. Pour un peu, vous iriez imaginer qu'elle bouge.

LÉONTÈS. — Mais justement, Paulina ! Que je meure s'il ne m'a pas semblé à l'instant... Voyez vous-même, mon frère : ne croirait-on pas qu'elle respire et que le sang lui coule sous la peau ? A la fin, ce n'est pas possible : il y a du mouvement dans cet œil immobile !

PAULINA. — Allons ! Vrai, cette fois-ci, je ferme le rideau ! Notre roi se laisse aller à de tels transports qu'il va penser tout à l'heure que la chose est vivante.

LÉONTÈS. — Ah ! Je me sens fort capable de le penser pendant vingt ans de suite. De toutes les satisfactions que donne le bon sens, il n'en est pas une seule qui vaille cette folie. Je vous dis qu'elle respire, je vous dis que le souffle de la respiration soulève sa poitrine. Il n'y a pas de ciseau assez fin pour sculpter une haleine ! Que personne ne se moque de moi, je m'en vais l'embrasser !

PAULINA. — Arrêtez, Votre Altesse. La statue vient d'être mise en place ; c'est ici qu'on l'a peinte ; la couleur en est encore toute fraîche. Si vous l'embrassiez, vous vous barbouilleriez de rouge. Non. Non. Je tire le rideau.

LÉONTÈS. — Pas avant vingt ans, je te dis !

PAULINA. — Alors, puisqu'il en est ainsi, préparez-vous à de plus grandes merveilles. Si vous avez la force de soutenir ce spectacle, je vais faire en effet marcher cette statue. Elle descendra de son piédestal, Sire, et elle vous prendra la main. Jouez, musique ! Réveillez-la. *(Musique. A la statue :)* Votre Grâce, il est temps. Descendez de ce socle. Cessez d'être de marbre. Approchez. Frappez de stupéfaction tous ceux qui vous contemplent. Léguez à la mort votre immobilité puisque la vie vous vient enfin délivrer de votre fausse mort. *(Hermione descend de son piédestal.)* Ne vous reculez pas, Sire. Elle ne vous veut pas de mal. Allons ! Tendez-lui votre main. Lorsqu'elle était toute jeune, c'était vous qui désiriez lui plaire. Maintenant qu'elle est un peu vieillie, c'est elle qui vous fait des avances.

LÉONTÈS. — Mais cette main est chaude !

POLIXÉNÈS. — Elle l'embrasse !

CAMILLO. — Elle se suspend à son cou ! Ah ! Qu'elle parle donc puisqu'elle est vivante !

POLIXÉNÈS. — Oui. Et qu'elle nous dise enfin comment elle a vécu ! Ou alors, comment elle a pu s'échapper de l'empire des morts !

PAULINA. — Ayez un peu de patience, messires. *(A Perdita :)* A vous d'intervenir maintenant, ma princesse. Agenouillez-vous, je vous prie, et demandez à votre mère de bien vouloir vous accorder sa bénédiction. *(A Hermione :)* Tournez-vous par ici, madame. Notre Perdita est retrouvée.

HERMIONE, *à Perdita.* — Mon bien ! Mon enfant ! Dis-moi, où as-tu été recueillie ? Comment as-tu retrouvé le palais de ton père ?

PAULINA. — Non. Non, madame. Tout à l'heure, si vous le voulez bien. Songez que vous avez à raconter aussi comment vous avez survécu vous-même à l'atroce maladie qui a suivi la mort de votre fils, et pourquoi vous avez alors résolu de vous cacher aux yeux de tous jusqu'à l'accomplissement de l'oracle. Allez plutôt, heureux gagnants de cette loterie, faire part à tous de votre joie. Moi, j'irai comme un oiseau blessé me nicher dans quelque coin retiré et je pleurerai seule le compagnon que je ne reverrai plus.

LÉONTÈS. — Non, Paulina. L'heure est passée des regrets et des lamentations. Rappelle-toi le pacte que nous avions signé. J'avais juré de ne prendre que de ta main une nouvelle épouse. C'est de la mienne aujourd'hui que tu recevras un mari. Oui. Je le veux, Paulina. Et regarde. Je n'irai pas bien loin pour le chercher. Il est un homme ici dont j'ai toujours connu les sentiments secrets à ton égard. Viens, Camillo. Tes mérites sont attestés par deux rois à la fois. Approche-toi, mon ami, et prends-la par la main. C'est moi qui vous unis. *(A Hermione :)* Pose tes doux regards sur mon frère, ma bien-aimée. Et pardonnez-moi tous les deux de vous avoir jamais soupçonnés. Voici ton gendre, Hermione. C'est le fils de Polixénès, qui, grâce aux faveurs du ciel, est fiancé à notre Perdita. Et tu vas savoir tout à l'heure à quel point ils font tous les deux un mariage d'amour. A présent, Paulina, emmène-nous, veux-tu, dans quelque lieu où nous puissions à loisir nous questionner l'un l'autre sur le rôle que nous avons tenu durant le long délai qui nous a séparés. Mais surtout que l'orchestre résonne, que les flambeaux s'allument et que renaisse enfin l'allégresse de vivre !...

Antigonus.

Mopsa. Autolycus. Le Rustre. Dorcas.

6 ANTIGONUS, à Perdita. — ... *Bonne chance, petite fleur fragile. Puisses-tu croître et t'épanouir sur cette terre ingrate.* (PREMIÈRE PARTIE.)

7 AUTOLYCUS, chantant. — *Partez d'ici. Laissez-moi seul.*
Je ne veux d'autre compagnie
Que mes fidèles épagneuls.
(DEUXIÈME PARTIE.)

8 PERDITA, à Florizel. — *Quelqu'un nous a trahis, Monseigneur.*
FLORIZEL. — *Ce ne peut être que Camillo.*
(DEUXIÈME PARTIE.)

9 LE RUSTRE, au Berger. — *Venez, mon père. C'est la Providence qui a mis cet homme sur notre chemin...*
(DEUXIÈME PARTIE.)

10 LE RUSTRE. — ... *Certes. Sinon ce ne serait vraiment pas la peine d'avoir atteint à une situation aussi rétro... rétro...*
LE BERGER. — ... *grade ?* (DEUXIÈME PARTIE.)

(Photographies Lipnitzki.)

Paulina. Florizel. Perdita.

Le Berger. Le Rustre.

Autolycus. Le Rustre. Le Berger.

UN CONTE D'HIVER devant la critique

VOICI bientôt trente ans que dormait cette tragi-féerie, tirée de son sommeil en février 1921 par Jacques Copeau après *la Nuit des Rois* qui, elle aussi, se morfondait dans une injuste quarantaine. Mais *Le Conte d'Hiver*, comme toutes les pièces fantastiques de Shakespeare, pose tant de problèmes de mise en scène que pour les affronter il fallait, dans sa rigueur janséniste, la foi évocatrice du fondateur du Vieux-Colombier ou bien le faste et les puissants moyens d'une scène officielle.

La Comédie-Française, en l'espèce, a bien fait les choses. L'adaptation, d'une heureuse liberté, de M. Claude-André Puget, qui a discrètement élagué la pastorale quelque peu touffue du quatrième acte tout en soulignant complaisamment les gaudrioles du texte, a trouvé en M. Julien Bertheau un ingénieux manager. Jouant en virtuose des herses, des plantations escamotables, des rideaux, des changements en scène et des projecteurs, il nous transporte avec une merveilleuse célérité des rivages de la Sicile à ceux de la Bohême. Car Shakespeare, résolvant hardiment, quatre siècles à l'avance, le problème des débouchés maritimes de la Tchécoslovaquie, lui avait ouvert une fenêtre sur la mer tout comme il avait installé Delphes dans une île. Divagations géographiques qui s'accordent aimablement à celles d'une intrigue de la plus franche mais de la plus poétique invraisemblance.

G. JOLY, dans *L'Aurore*.

IMAGINEZ Don Quichotte apprenant que le roi de Sicile, Léontès, frappé de jalousie furieuse par un perfide enchanteur, a publiquement traité sa femme, la chaste Hermione, de prostituée, en langage moins noble que je le fais, qu'il l'a emprisonnée, qu'il lui a arraché sa fille nouveau-née pour la faire exposer aux ours de Bohême, et qu'on l'a jugée, et que l'oracle de Delphes, oui, l'oracle de Delphes, l'a proclamée innocente, et qu'elle est tombée, la tête sur les marches du tribunal, livide ; et que peut-être elle est morte... Il y voudrait courir, Don Quichotte, lance au poing, son plat à barbe sur l'oreille. Car c'est bien une histoire pour lui ! Une folle histoire ; un roman de chevalerie sans queue ni tête ; un conte pour amuser la veillée du duc et de la duchesse, qui n'en croiront rien... Mais moi je suis comme Don Quichotte. Je crois au *Conte d'Hiver ;* je l'adore et certes pour son impossibilité, ses disparates, ses brusques voltes, ses féeries et ses monstruosités...

L'Enchanteur, c'est Shakespeare. A quarante-sept ans il en a assez d'écrire. Il ne lui reste que *La Tempête* à livrer, dans quelques mois. Il se sent Prospero lui-même. Il sait qu'il lui suffit de toucher du bec de sa plume n'importe quel déchet, une histoire de Robert Greene par exemple, et il en fera de l'or. Si Iblis lui tendait une araignée il en ferait le soleil — littéralement parlant — et Dieu me pardonne ! Voyez son premier miracle. Dans le cœur d'un roi chevalier et qui passait pour sage il fait croître une jalousie sans raison. Nous la voyons s'enfler comme un goître, une tumeur ; s'épanouir comme sur l'écran, en accéléré, on regarde pousser une amanite géante, un bolet Satan... Jalousie sans raison, plus imbécile que celle d'Othello. Aucun Iago pour attiser Léontès. Il distille seul le poison qui le gonfle, qui l'étouffe, qui le fait délirer. Pour peu que vous soyez raisonnable vous haussez les épaules. Ecoutez, pourtant la rage de Léontès éclate en traits de feu... Chaque phrase est une bombe qui éclate. Le mouvement est frénétique. C'est le parler de Shakespeare, de relief inimitable. Celui que voulait égaler M. de Montherlant quand il nous amenait Ferrante ; celui du prince de *La Peine capitale*... Et tout à l'heure, quand la tragédie sera devenue pastorale, le fauve changé en agnelet, nous entendrons les vocalises et les pizzicati de Giraudoux. Car le théâtre d'aujourd'hui est d'abord enfant de Shakespeare. Un petit enfant...

ROBERT KEMP, dans *Le Monde*.

CE fut et ce sera un beau succès. On le prévoyait. Le poète de *Pentes sur la Mer* et de *La Chute du Printemps*, le vigoureux dramaturge d'*Echec à Don Juan*, l'exigeant styliste de *La Peine capitale*, Claude-André Puget, enfin n'avait pas le droit de rater cette adaptation d'une « tragi-comédie fantastique » qui sollicitait si généreusement les trois composantes de son génie propre.

Tous ceux qui entendront le texte de Puget seront frappés par sa beauté faite tour à tour de profondeur et de légèreté, nimbée de cette lumière méditerranéenne qui est dans le cœur de l'adaptateur comme dans l'œuvre à laquelle fraternellement, « compatriotiquement », il a apporté ses soins.

GUY VERDOT, dans *Franc-Tireur*.

IL faut féliciter M. Claude-André Puget de son adaptation comme il faudrait pouvoir nommer tous ceux qui ont donné la vie à son texte. Ils sont trop. Une banalité sur chacun ne ferait plaisir à personne et tous les hommes de la Maison sont assez galants pour admettre que je les sacrifie à deux femmes charmantes (d'ailleurs ne tiennent-elles pas les deux rôles les plus intéressants de la pièce ?). A peine Mme Annie Ducaux avait-elle pénétré en scène que la salle devinait les qualités dont elle allait faire preuve. Ainsi la réussite est inscrite au départ sur le visage de celui qu'elle attend. Quelqu'un près de moi murmura : « Elle va être très bien ! » et ce fut vrai.

Pour Mlle Lise Delamare, elle est en pleine ascension. Elle travaille pour la comédie avec une loyauté, un courage, une bonne grâce et une autorité qui devraient lui valoir des récompenses s'il était un ordre du Mérite dans la Maison de Molière...

A ceux qui reprocheraient à Pierre-Aimé Touchard d'avoir déployé tant de faste au service d'une œuvre qui ne satisferait point leur manie de la pensée, il convient de répliquer : seule notre première scène nationale a les moyens de ressusciter luxueusement, quand il lui plaît, des œuvres auxquelles nul théâtre en France ne saurait offrir de cadre plus flatteur. Tout est donc bien ici. Et la salle Richelieu a rempli sa mission. Honorablement.

JEAN-JACQUES GAUTIER dans *Le Figaro*.

Comité de Direction { Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. Administrateur : S. QUILICI.

Fondateur : GEORGES OUDARD

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie Bobigny. — Dépôt légal 1er trimestre 1951. — Imprimeur no 148.